

BP 74
mai-juin 1924

N° 2



Bulletin mensuel d'art et de critique

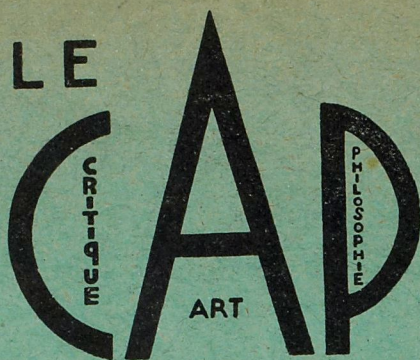
directeur : Marcel Hiver

ONT COLLABORÉ POUR CE NUMÉRO :

Jean Bernier - Georges Buraud - Cattauï - Geo Charles
René Crevel - Hunt Diederich - L.-Henri Fabre
Georges Fayet - Lado Goudiachvili - Marcel Hiver
Ivan Goll - Halina Isdebska - Koyanagui - Celso Lagar
Jean Lebedeff - Le Scouézec - Frans Masereel - Schilde
Jules Supervielle - Volochine
M^e Lacour, huissier près le Tribunal de la Seine

2 Bois originaux de Paul Gauguin

Prix : 2 fr. 50



présente des poèmes, des proses, des études de philosophie et d'art, des critiques qui ne sont pas de la réclame, mais un effort d'élucidation.

Petite revue d'amateurs, d'une indépendance parfaite, elle n'appartient à aucun éditeur, à aucun marchand de tableaux.

Ce n'est pas une publication de luxe, c'est un petit engin intellectuel, sans ornements.

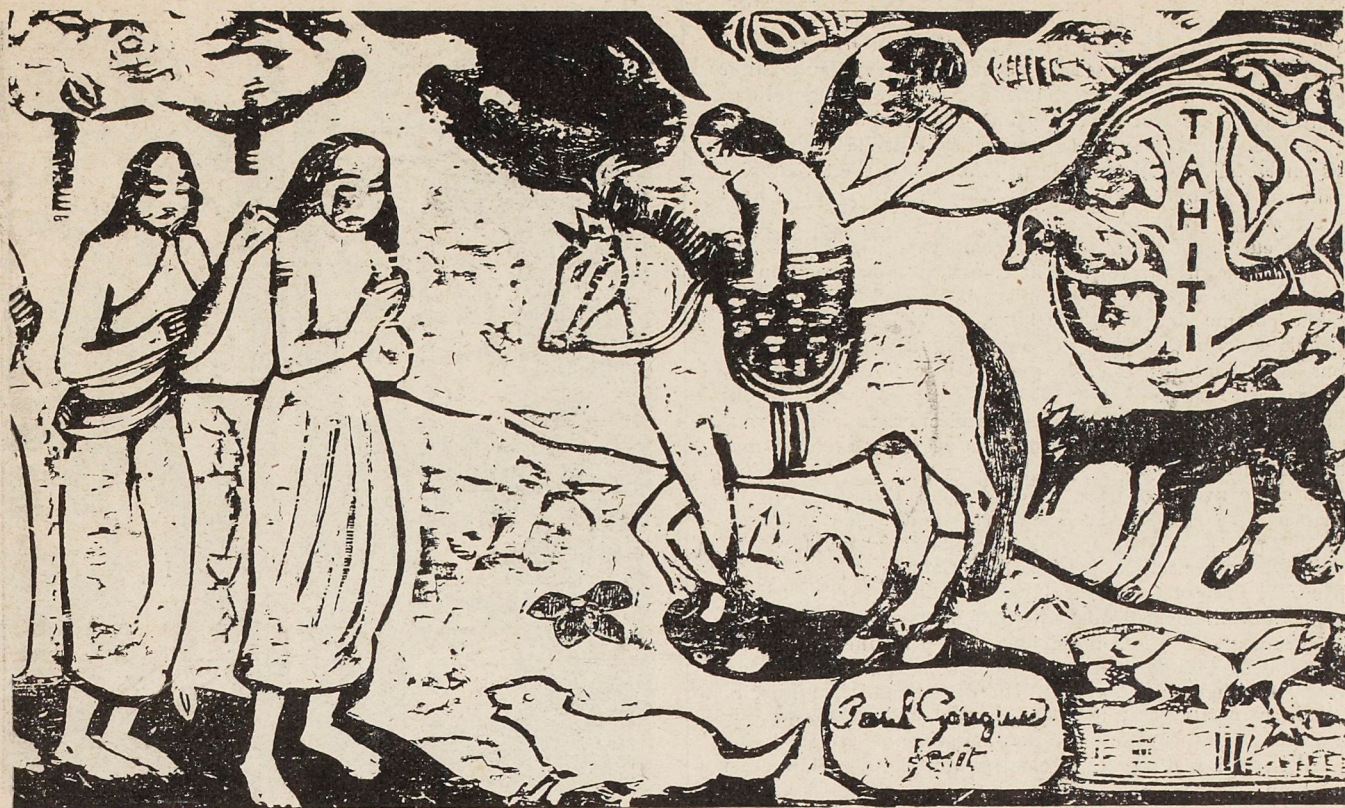
Nous nous intéressons et nous faisons accueil, dans le - Cap - à toute expression valable de la vie spirituelle moderne, mais nous tâchons de juger, de choisir, et de motiver notre choix.

Si notre entreprise vous plaît, si vous désirez la soutenir, prenez un ou plusieurs abonnements, procurez-nous de la publicité commerciale ; mais ne nous accordez pas seulement votre aide matérielle, collaborez intellectuellement avec nous.

ABONNEMENT POUR 1 AN : 25 FRANCS

Prière d'envoyer tout ce qui concerne l'administration et la rédaction du - Cap -
à M. Marcel HIVER, 64, Rue Dareau, Paris (14^e)

Compte de chèques-postaux Paris 628-96



Bois original de PAUL GAUGUIN

(Collection G. FAYET)

SOUVENIRS SUR ODILON REDON

Nous remercions M. Georges Fayet d'avoir bien voulu, sur notre demande, nous envoyer ces quelques pages sur le maître dont il fut l'élève et l'ami dévoué :

En entrant un jour chez un de mes amis, je fus littéralement bouleversé à la vue d'une lithographie de Redon. C'était le *Pégase captif*. Je résolus d'aller voir son auteur. Et j'allai sonner au logis du maître. Une minute d'attente. Puis des pas légers, alertes, Redon parut. Veston noir, cravate régale grise; col rabattu. Des lunettes posées un peu bas sur le nez. Le regard passant au-dessus des lunettes. Les sourcils un peu haut, au-dessus des yeux et terminés par quelques longs poils se retournant en points d'interrogation.

Le sourire accueillant, plein de bonté, je balbutiai quelques mots : je parlai de mon admiration pour ses œuvres, de son *Pégase prisonnier*, au lieu de *captif*.

Redon me tendit la main. Une main soignée, souple, un peu féline. Il me fit asseoir à côté de lui, dans son salon ensoleillé. Cette réception si cordiale et simple me redonna de l'aplomb. Je regardai autour de moi. A ma droite, dans l'ombre, il y avait un homme assis. Il était triste, sombre, d'aspect rébarbatif, vêtu de noir, d'allure ecclésiastique, donnant l'impression de n'avoir jamais ri de sa vie. Aucune présentation ne fut faite. D'ailleurs, le visiteur se leva, et sortit sans prononcer un mot. J'appris plus tard que c'était Huysmans et que sa mauvaise humeur provenait de ce que, avant mon arrivée, le fils de Redon, Ary, était venu jouer un moment dans le salon. Huysmans détestait les enfants :

Ah ! je fus vite séduit par Redon. Il m'engagea si simplement à venir le voir de temps en temps que j'usai et que j'abusai de la permission. Je devins vite son ami. Mme Redon m'accueillit aussi très amicalement. Et le gros chat, car Redon aimait les chats, vint faire ronron sur mes genoux.

J'achetai la lithographie tant convoitée pour le prix de vingt francs et Redon de me dire : « Ne trouvez-vous pas mon prix exagéré ? » Quelques mois après, j'avais dans mes cartons à peu près toute son œuvre noire. Quelques années après, ma maison était pleine de ses pastels, de ses dessins noirs et de ses peintures. Chaque année, Redon augmentait ses prix. Il me disait : « Fayet, la vie devient difficile. Il faudra payer mes œuvres un peu plus cher. Je me vois obligé de vous demander trois cents francs de cet important tableau : *La Mort d'Orphée*. »

L'entrée dans ma maison de ces œuvres si pleines de spiritualité me forçaient à me séparer de quelques œuvres réalistes.

Je ne gardai que mes Gauguin : Gauguin ! Redon ! Ces deux êtres qui étaient aussi dissemblables que possible, s'admiraient sans se connaître. Chaque fois qu'autour d'une table de café, le nom de Redon était prononcé, Gauguin relevait la tête et portait la main à son chapeau, geste qui lui était peu familier. Redon cherchait à passer inaperçu. Rien dans son cos tumé, dans son maintien, dans son langage ne rappelait l'artiste. Gauguin faisait tout ce qu'il pouvait pour se faire remarquer. Un jour, dans un salon de l'ancien palais des Champs-

RP 74

FONDS
H. GOETZDOCUMENTATION
M.N.A.M.

Elysées, je m'arrêtai net à la vue de deux êtres aussi magnifiques, qu'étranges. L'homme était grand; le masque énergique et superbe. Le regard dur. Vaste chapeau Bolivar. Long pardessus à taille, bleu barbeau à boutons dorés. Haute canne à pommeau d'or. A ses côtés, une négresse de grande allure, sculpturale, vêtue d'une robe jaune canari. Foulard orange sur la tête. Gants blancs. Le couple était arrêté devant des lions en carton, de Gérôme. Je m'informai. « C'est Gauguin, me dit-on. Un homme qui cherche à se faire remarquer, mais qui n'a aucun talent. »

Redon eût vite fait de me faire comprendre des choses que je n'avais fait qu'entrevoir. Il fit éclore en moi la notion du spirituel. « Pissaro a tort, me disait-il. La peinture ce n'est pas une pomme au coin d'une table. »

Depuis quelques années j'exposais régulièrement dans les salons des Champs-Élysées. Je me hâtai de fermer ma boîte. Je regardai la nature et je la vis tout autre. « Avant de vous remettre à peindre, me disait Redon, réfléchissez bien; ne vous hâtez pas. » Et j'ai attendu trente ans avant de montrer mes nouvelles œuvres.

Ah! ces conversations de Redon, quand il se sentait en confiance! Quelles substantielles conversations! Tout le ramenait à Montaigne, Shakespeare, Baudelaire, Flaubert, Rembrandt, Dürer, Delacroix, Berlioz, Schumann.

Il parlait souvent de Gustave Moreau, qui lui avait prodigué bien des encouragements dans les moments difficiles.

« Savez-vous, me disait-il un jour, que personne n'a jamais vu peindre Gustave Moreau? On m'a affirmé que ses tableaux provenaient d'une collaboration. Un de ses amis, architecte, dessinait ses palais, ses colonnades. Et Moreau ne peignait que les figures et les paysages. Si nous apprenions un jour que cet artiste, qui mettait des breloques aux lions, s'était aussi adjoint un joaillier! »

« Un jour, me racontait-il encore, je fus invité à une soirée chez une dame amie. « Je sais, m'avait-elle dit, que vous « désirez connaître Delacroix. Il viendra. » J'arrivai avant l'allumage des lustres tant mon impatience était grande. Vers onze heures, Delacroix entra, hautain, le masque ravagé. Une longue redingote à col montant, serrée à la taille. Il salua bien des gens de connaissance, en véritable mondain, et alla se mettre debout dans l'embrasure d'une croisée. Un demi-heure après, il sortit. Je le suivis, à quelques pas derrière lui. Il arriva vers le haut de Clichy, devant une porte cochère et, au moment de sonner, il eût le geste d'un homme qui se trompe. Il revint brusquement sur ses pas. Il avait sonné par distraction à la porte de la maison qu'il habitait quelques jours auparavant. Je le suivis jusqu'à sa nouvelle demeure qui était très éloignée. Je le vis entrer dans le vestibule sombre. Je l'avais vu pour la première et dernière fois. Il mourut peu de temps après. »

Un jour, nous avions fait au Louvre une visite plus longue que de coutume. Il avait voulu revoir les pèlerins d'Emmaüs. « Regardez cette nappe, me disait-il : c'est une source de lumière. » Quand nous sortîmes, le soleil se couchait derrière l'Arc de Triomphe. Le ciel était d'une douceur infinie. Tout était beau : les arbres, les eaux des bassins, les jets d'eau, les pelouses, les fleurs. Nos yeux se rencontrèrent et il me dit : « Ouf! il faisait noir dans cette prison. Combien ceci est plus beau, on respire. » Et il me parla de sa jeunesse dans les landes du Médoc, des beaux ciels qu'il y avait vus, des nuages balayés par les vents de l'Atlantique, des champs d'ajoncs fleuris, des lointains bleus. De temps en temps il se baissait pour regarder une fleur dans les plates-bandes du jardin des Tuileries. En devisant, nous arrivâmes chez son tailleur. Pendant qu'on mesurait la longueur de ses bras et de sa taille, Redon dit à son essayeur : « On m'assure que vous habillez beaucoup de gens célèbres! » « Je crois bien, monsieur Redon, ainsi c'est moi qui ait fait le complet de Rodin, au musée-Grévin. » Cette histoire avait le don de le faire rire aux éclats. Car Redon avait le rire facile. Il aimait le rire. Quand je lui racontais quelques bonnes histoires de mon midi, il en arrivait à perdre la respiration; les larmes coulaient, et me disait : « Assez, assez Fayet, je n'en peux plus! »

Au moment où Francis Jammes fit paraître son roman du Lièvre, nous allâmes voir un ami commun qui savait par cœur tous les vers du *Deuil des Primevères*. Nous le trouvâmes allongé sur le tapis de son salon ayant, devant lui, étalée, la carte d'état-major à grande échelle de la région d'Or-



Bois original de PAUL GAUGUIN

(Collection G. FAYET)

thez et, un crayon à la main, il essayait de suivre le chemin parcouru par le lièvre. « Il me paraît, nous dit-il, que de Gastetis à Balansum il y a plus de cinq kilomètres. Voyez, voyez, Jammes a fait une erreur. » Et il fallut que Redon se mit à genoux pour repérer la situation de ces deux villages désormais célèbres. Quels éclats de rire une fois dans la rue!

Redon aimait vivre dans la lumière, au milieu d'amis joyeux.

La première fois que je le menai à l'abbaye de Fontfroide, j'allai le voir le lendemain matin dans sa chambre, à son réveil. Je le trouvai angoissé, pâle. « Oh! me mit-il, ces vieux murs si hauts, ces vieilles pierres me font peur. » Par contre, il se plaisait à Royan au moment de la saison. Cette foule élégante l'amusait. Il aimait la vie, le mouvement. Et pourtant Dieu sait s'il était timide quand, dans les heures difficiles, il fallait qu'il entrât chez un libraire pour proposer un de ses albums à vil prix, il en était malade. Quand parut *Voici l'homme de Suarès* : « C'est un livre magnifique, me disait-il, nous devrions aller voir l'auteur. Mais on le dit peu accueillant. S'il nous fermait la porte au nez? » Les jours passèrent, nous ne fîmes jamais la visite.

Quand Gustave Geffroy lui fit une commande pour les Gobelins, il en fut tout intimidé. « Je ne suis pas l'homme des commandes, me disait-il, comment vais-je m'en tirer? Vous viendrez avec moi aux Gobelins. Il y a là-bas un chef d'atelier qui, paraît-il, n'est pas commode. » Redon adorait la musique. Il jouait du violon. Il aimait par dessus tout Bach, Monteverde, pas tout Wagner, les derniers *quatuors* de Beethoven. *Berlioz aimé des peintres*, Schumann, Debussy, de Severac. Il ne prenait aucun plaisir à entendre les œuvres de Franck et encore moins celles de d'Indy. « Ce sont des sacristains, disait-il. » Un jour, Vollard vint le consulter sur une question de musique : « Redon, dites-moi donc, beaucoup de gens me demandent quel est le musicien que je préfère. Que faut-il leur répondre? » — « Vollard, répondez seulement : Bach. » Tout cela était dit de part et d'autre sur un ton de plaisanterie charmante.

J'ai vu bien souvent Redon assis devant son chevalet, bien

qu'il n'aimât guère qu'on le vit peindre. Sa boîte, sa palette, ses pinceaux, ses tubes, tout était d'une extrême propreté. Je n'ai jamais vu une tache de couleurs sur ses doigts, ni sur ses vêtements. Il peignait sans arrêt. C'était une série de petits coups de pinceaux, donnant l'impression de ne rien ajouter au tableau. On avait envie de dire : « Cette toile ne sera pas finie de si tôt. » Et le soir elle était finie. Des modèles ? Il n'en avait guère, sauf quand il peignait des fleurs. Et alors, même, son bouquet peint ressemblait peu au bouquet qui posait devant lui. J'entrai un matin dans son atelier. Sur son chevalet il y avait son tableau intitulé : *Mon Ironie dépasse toutes les autres*. Un énorme serpent enroulé sur lui-même. De sa gueule sortait un squelette vert.

Redon ne m'attendait pas; il était entré un moment dans la chambre de son fils souffrant. Sur sa boîte, un livre était ouvert. C'était une zoologie enfantine. Sur la page ouverte, il y avait un serpent boa. De cet infâme dessin était né de magnifique serpent de son tableau.

Redon avait le culte de l'amitié. Il aimait écrire à ses amis. « Ecrire une lettre, c'est sérieux, disait-il. Il faut qu'une lettre soit écrite en bon et élégant français, que l'écriture soit soignée, le papier de belle qualité. Il ne doit y avoir aucune négligence dans une lettre. » Il répétait souvent le mot de son ami Mallarmé : « Une feuille de papier bien blanche : je commence par des ratures. » Mais, pas plus que chez Mallarmé, je n'ai jamais vu la moindre rature dans ses lettres. On vient de publier sa correspondance où il y a des lettres délicieuses.

Redon, sur la fin de sa vie, aimait recevoir chez lui. Son jour de réception était le vendredi. Il avait d'excellents amis qui venaient régulièrement le voir. Il se plaisait en la com-

pagnie des jeunes filles; il était heureux de les entendre rire.

Il connût l'aisance, cinq ou six ans avant sa mort; et, sans le départ de son fils pour la guerre, il eût été parfaitement heureux pendant ses dernières années. Mais ce départ l'abattit. Un jour j'appris par des amis communs qu'il était alité depuis la veille. J'allai le visiter; il ne me parût pas fort malade. Quelques jour après je revins le voir. Il me serra les mains à plusieurs reprises et, profitant d'une sortie de Mme Redon, il me dit :

« Fayet, vous êtes mon ami, dites-moi si je vais mourir. Je le crains d'autant plus que je ne me sens pas malade, mais j'ai un mauvais pressentiment. » Je le rassurai, sans essayer de le tromper, car je ne le voyais pas en danger.

— Ce sera pour une autre fois, lui dis-je.

« Mais la mort quand elle viendra, un jour, vous n'en aurez pas peur ? »

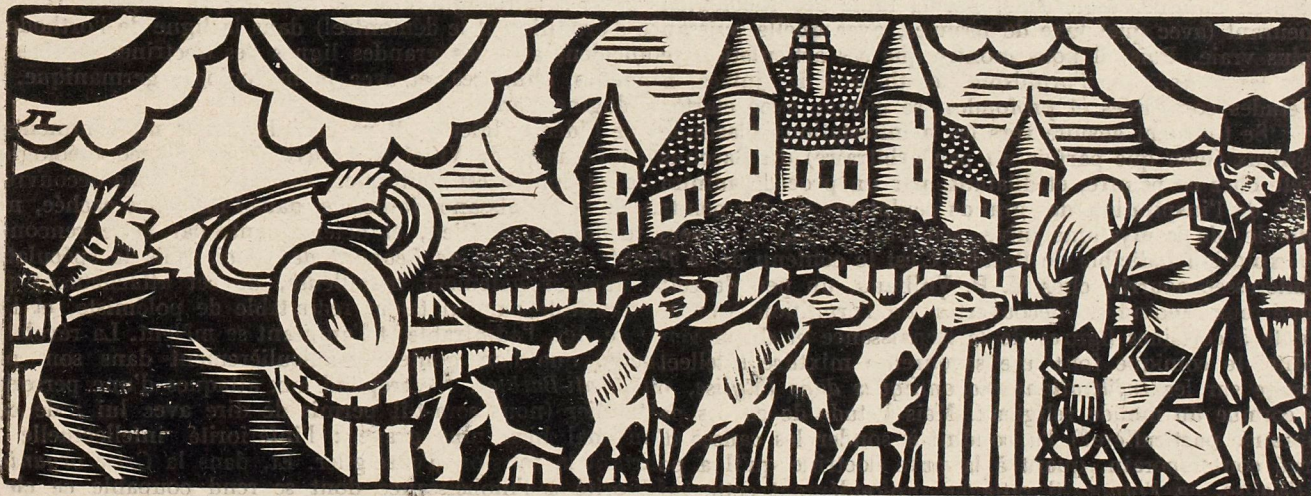
Alors, avec un air plus rassuré, il me dit :

— Non, je n'en aurai pas peur ! mais son ironie ! son ironie !

Le lendemain j'appris sa mort. Elle n'avait pas été pénible. Je fus chargé par Mme Redon de faire creuser sa fosse dans le cimetière de Bièvres. L'horrible creux fût terminé à la tombée du jour. Quand le fossoyeur fut remonté dans l'allée, je regardai longuement ce trou où on allait descendre, le lendemain, les restes de mon ami. Le monticule de terre sablonneuse était d'un jaune or. Un dernier rayon de soleil vint frôler les tombes voisines. Et je m'effondrai.

Redon repose dans ce modeste cimetière de Bièvres qui domine la vallée et sa petite maison de campagne où il avait vécu des jours heureux.

G. FAYET



BOIS ORIGINAL DE JEAN LEBEDEFF

PAUL VULLIAUD ET LA KABBALÉ JUIVE



Lorsque le curieux ou le philosophe désirent pénétrer profondément certains problèmes, ce n'est pas toujours les savants ni les théologiens officiels qu'ils devraient solliciter comme guides et comme initiateurs. Certains esprits, plus puissants et plus libres, parce que leur développement désentravé des idées toutes faites de la science universitaire et des préjugés traditionnels de la plupart des enseignements, n'a obéi qu'à l'aspiration vers la vérité, leur réserveraient un accueil plus large, et les trésors insoupçonnés de leurs découvertes. Ces esprits, peu nombreux, sont, en général, les véritables créateurs dans les sciences les plus diverses. De leur effort géant pour soulever la masse des théories et des discussions accumulées avant eux, autour d'un problème, et pour se mettre en contact immédiat avec les faits, ils sont récompensés par une vision lucide de l'objet de leurs recherches, qui s'en trouve alors renouvelé. Leur œuvre a toujours un peu l'accent d'une révélation. Et, bien plus tard, lorsque s'est tu le bavardage brillant des érudits patentés, silencieuse, mais éloquente, elle se dresse dans le champ de l'avenir et appelle les chercheurs à venir travailler dans son ombre. C'est cet aspect que présente l'œuvre de M. Paul Vulliaud; tel est le beau destin, croyons-nous, que le temps lui réserve.

Théologien, érudit de race, ce libre autodidacte a promené la ferveur d'un esprit passionnément lucide et logique, parmi les créations mystiques et esthétiques les plus étranges et les plus belles de l'humanité. C'est d'abord par l'art qu'il a pénétré dans la haute culture et s'est réalisé. Peintre, il a créé pour sa propre joie une forêt vivante de symboles, des figures de femmes, des paysages légers et suaves comme des mélodies de Mozart : sculpteur, ses chapiteaux charment, étonnent par leur inventive richesse. Mais, dans ce temple intérieur qu'il s'est de la sorte élevé, c'est autour de l'autel que, depuis, son intelligence s'est sans cesse inclinée : il a pénétré en chrétien, en savant, dans les arcanes de la théosophie catholique; il s'est nourri de la sève des Pères, des scolastiques, des mystiques de toutes les traditions, et c'est dans ce domaine que son érudition véritablement formidable, ses lectures immenses lui ont permis de dégager, et feront toucher à tous ceux qui le suivront les axes solides de la foi intellectuelle chrétienne. Dans le *Destin Mystique*, il expose les grandes articulations intérieures de l'ésotérisme chrétien (de ce qu'il faut bien nommer ésotérisme, par la faute des théologiens et de savants ignorants de leur propre religion), tout en demeurant (avec quel luxe de preuves, avec quelle puissance d'érudition il le démontre!) dans la ligne de l'orthodoxie la plus vraie. Puis, il nous montre que ces articulations coïncident avec les grandes lignes des doctrines secrètes de toutes les races, avec l'orphisme, les théosophies juives, hindoues, chinoises, et avec la mythologie germanique. De ces études comparées et profondes, se dégage avec clarté le dogme éternel.

Se tournant ensuite vers les manifestations plastiques de l'idée religieuse, il va chercher dans un commentaire ingénieux (bien que parfois un peu arbitraire) du *Bacchus* de Léonard de Vinci la preuve d'une pensée théologique secrète chez ce peintre, et dilatant, par un procédé admirable, et dont il est coutumier, son sujet, il nous découvre la source de l'inspiration des grands sculpteurs et des peintres de la Renaissance italienne, dans l'influence cachée, mais profonde, de la mystique juive, pénétrant en eux à travers le dogme chrétien, et déterminant, par cette rencontre, une explosion indicible de Beauté. C'est le contenu de la *Pensée ésotérique de Léonard de Vinci*. Mais la spéculation désintéressée nourrit, chez M. P. Vulliaud, un peu de cette humeur gaiement batailleuse, de cet attachement passionné aux moindres découvertes de l'érudition qui se manifeste par un talent redoutable de polémiste, et l'apparente à certaines figures de la Renaissance et du Moyen Âge. Ici, l'admirable et l'amusant se mêlent. La révélation érudite, le comique font une savoureuse mixture intellectuelle, que l'on goûtera particulièrement dans son petit ouvrage sur les *Infiltrations maçonniques dans l'Eglise, ou l'Anti-Barbier*. Il y répond aux attaques d'une personnalité connue du monde religieux. Mais l'étude de ce cas particulier (nous sera-t-il permis de dire avec lui : de cette ignorance particulière?) l'a conduit à sonder les causes d'un mal bien plus grave : l'infériorité intellectuelle du clergé contemporain, quant à la pure doctrine qu'il a pourtant la mission d'enseigner. Et, dans la *Crise organique de l'Eglise, en France*, il rattache profondément cette infériorité à l'inobéissance dont se rend coupable ce clergé vis-à-vis d'une certaine discipline ecclésiastique édictée par le Concile de Trente.

Chacun de ces travaux apporte une lumière nouvelle sur chacune de ces questions; dans un style aisé, pittoresque, un peu abandonné parfois, ils disent l'essentiel, ils désencombrent le sujet. Après les avoir lus, on respire. Ils contiennent avant tout une révélation de la nature véritable du catholicisme traditionnel; on l'aperçoit dans toute son ampleur, on lui découvre une profondeur et une rigueur rationnelle que beaucoup se trouvent toujours prêts à lui refuser, et bien des objections d'ordre psychologique et cosmogonique tombent : elles ne s'adressaient qu'à l'image superficielle et enfantine qu'un enseignement rudimentaire, mais courant, nous en donne. Le fleuve de la tradition chrétienne reprend un aspect immense, ses eaux se devinent fécondes; on est souvent tenté, à la suite de l'auteur, de conclure qu'il nous conduit à la philosophie et à l'humanisme véritables. De nombreuses et curieuses études sont venues, d'autre part, enrichir le développement de cette œuvre; citons, entre autres, celles sur Dante, sur Mozart, sur Rosmini. Mais la prise de possession complète de l'authentique doctrine chrétienne, par un esprit puissant, n'est pas le seul attrait des recherches de M. Paul Vulliaud. Sa dernière œuvre les dépasse toutes en intérêt et en beauté.

En effet, derrière l'autel chrétien que nous avons imaginé au fond de son temple intérieur, ce savant infatigable a ouvert un vaste espace historique et doctrinal, où s'agrandit encore sa vision de la Foi, et où le ciel tout entier se dévoile.

A ses multiples activités s'était jointe, pendant une dizaine d'années, celle de fondateur et d'animateur d'une revue, les *Entretiens Idéalistes*, petite, mais pleine de substance et de vues hardies, où, près des études variées que nous signalions, se sont lentement accumulés les matériaux d'une œuvre immense, à la fois historique et spéculative qui vient de paraître sur la *Kabbale Juive* (1). Ce n'étaient là, d'ailleurs, que des pierres d'attente, dont on retrouve à peine les traces dans la cathédrale achevée. Œuvre de plus de quinze années de recherches et de méditations, conçu au milieu des luttres et des douleurs, par une tension héroïque de l'intelligence, ce monument de science et d'amour est consacré à faire connaître la plus étrange, la plus riche des traditions mystiques de l'humanité. Quelle n'avait pas été la surprise du théologien, en la découvrant, d'y voir approfondi l'aspect psychologique et métaphysique des dogmes universels, notamment des dogmes chrétiens, d'y saisir la révélation et la philosophie véritables, de toucher du doigt, en l'étudiant, les blocs erratiques de la création? La somme des traditions rabbiniques, le *Zohar*, venait d'être traduit pour la première fois dans une langue européenne moderne (1900) en français, par Jean de Pauly. Ce fut, pour M. Paul Vulliaud, le point de départ d'une plongée profonde dans la littérature rabbinique et les commentaires hébreux ou latins de cette tradition mal connue, mais très discutée. Car on peut dire que cette philosophie cachée, la Kabbale, a toujours hanté l'imagination humaine, comme si l'on pressentait l'influence qu'elle devait avoir sur les croyances des peuples, et qu'elle exercera, croyons-nous, toujours plus profondément dans l'avenir.

En lisant ce livre, ceux qui s'intéressent à l'étude des religions, qui entrevoient pour les générations nouvelles l'unité des croyances, basée sur une science plus vraie, s'écrieront : « Voici du nouveau! »

Mais leur étonnement croîtra à mesure qu'ils se rendront compte d'un fait étrange : cette tradition, dont beaucoup parlent, que personne ne connaît, n'a pas encore eu le privilège d'être étudiée dans toute son étendue, avec une sincérité impartiale, par les spécialistes des études religieuses. Alors que les thèses, les discussions, se multiplient autour des problèmes hindous, babyloniens, persans, chinois, mexicains, nous ne possédions, en France, avant le travail de M. Paul Vulliaud, que deux mauvais livres, pas beaucoup plus en Allemagne, en Angleterre et en Italie, et, comme le démontre l'auteur, avec la précision terrible et enjouée qui lui est familière, ces ouvrages et ceux de leurs prédécesseurs tirent leur savoir les uns des autres, ou bien tous de quelque Juif rationaliste, adversaire, par conséquent discutable de la Kabbale, comme Grätz, ou de quelque rabbin comme Joël, dont les exposés insuffisants leur sont une source, toujours renaissante, d'erreurs.

La critique que M. P. Vulliaud établit : 1° des faux Kabbalistes, des auteurs imaginaires du *Zohar*, comme Ibn Gêbirol, Moïse de Léon, Maimonide; 2° des rationalistes juifs, adversaires de la doctrine kabbalistique et partisans de la modernité du *Zohar*, comme Landauer, Jellineck, Grätz, Luzatto, Ginsburg, etc.; 3° des écrivains universitaires ou autres, nos contemporains, qui ont erré sur la Kabbale comme A. Franck, Karppe, Mæterlinck, etc., cette critique ne laisse rien derrière elle; elle puise dans une documentation d'une extraordinaire richesse, elle est d'une rigueur impitoyable, et d'une lisibilité étonnante en un tel sujet. Œuvre d'un athlète intellectuel véritable. Félicitons cet ironique et courageux géant de l'érudition : par lui, les routes sont enfin balayées de tous les faux commentaires, des erreurs voulues par maints critiques ou adversaires juifs (philosophiques ou politiques) du *Zohar*, l'ignorance effarée rentre dans son trou, ou se rassoit dans son fauteuil académique, le panthéisme de la Kabbale s'évanouit, sa modernité n'est plus qu'un mythe rationaliste, son hétérodoxie, l'opinion de ceux qui n'ont jamais pris la peine de la comparer avec le *Talmud*, et quand éblouis par tant de science authentique, tant de clartés sur tant de problèmes essentiels, nous nous demandons où cet Hercule du texte nous mène à travers ses multiples travaux, soudain, il nous arrête au seuil des mystères, et (tout en gardant sous son bras, pour s'en servir encore, au besoin, sa massue de critique), il nous fait pénétrer doucement dans la doctrine la plus sublime.

Ce sont des repos féconds, de belles recherches théologiques, que ces chapitres sur l'Infini, les Intermédiaires métaphysiques ou personnifiés, l'origine des choses, le panthéisme et Jacob Böhme. Reprochera-t-on ici à l'auteur d'être, en cet ordre d'études, encore trop érudit et pas assez philosophe?

On en est parfois tenté; mais il faut se souvenir des difficultés de ne pas errer lorsqu'il s'agit d'interpréter des textes aussi concis, elliptiques et obscurs, que ceux du *Zohar* ou du *Sepher Yetzirah*, et savoir gré à M. Paul Vulliaud de s'en tenir à l'élucidation et à la comparaison de ces textes, travail d'où jaillit d'ailleurs, sur les grands « fonctionnements métaphysiques », assez de lumière pour que l'on s'estime heureux.

« La Kabbale, nous dit l'auteur, n'offre pas de système méthodiquement exposé. Nous sommes avec elle en plein Orient. La poésie n'est séparée ni de la philosophie, ni de la science, ni du rêve politique. » « Mais l'ésotérisme juif a, de plus, une manière imprévue de briser en quelque sorte, sans qu'il y paraisse, le fil du discours, en passant d'un plan à un autre de la métaphysique, par exemple, à cet exclusivisme juif que les kabbalistes ont établi à la base de leur enseignement. » De là, une dialectique spéciale, une succession de spéculations métaphysiques hardies, d'anecdotes morales, de scolastique littéraire ou numérale, qui donne au *Zohar* son étrange physionomie, d'ailleurs pleine de suavité spirituelle et d'un charme pittoresque intense.

Il nous est impossible, même de résumer les raisons de l'antiquité du *Zohar* et des origines immémoriales, non du recueil qui porte ce titre : *Le Livre de la Splendeur* (il a été collationné au XIII^e siècle par les éditeurs de Mantoue et de Crémone), mais des documents haggadiques qui le composent. Les adversaires eux-mêmes de ce livre, constatation amusante, tout en niant son ancienneté, admettent presque tous, sans y insister, la très vieille origine des traditions mystiques qu'il enseigne. Illogisme des savants! « Chaque fois, conclut M. Vulliaud, que l'on examine le système de ces érudits, il vous en reste un morceau dans les mains. Et, en collectionnant patiemment les aveux, on accumulerait les éléments d'une histoire de Kabbale un peu plus conforme à la réalité des faits. » Un hébraïsant anglais, Gaster, écrivait, en 1921 : « Dans la véritable première édition... nous sommes en présence seulement d'une

compilation, et non d'une œuvre homogène. Tous les critiques qui ont pris le *Zohar* pour un ouvrage homogène ou pour l'habile imposture d'un auteur ingénieux, se sont complètement égarés. » Telle semble être, sur cette question si controversée, la conclusion, définitive pour qui a lu M. Vulliaud, des rabinisants sérieux.

Sur l'orthodoxie juive de cette tradition mystérieuse, il ne nous semble plus qu'il subsiste aucun doute désormais. Par une longue, minutieuse comparaison des textes du *Zohar* avec ceux du *Talmud*, qui est le Code de l'orthodoxie; par des citations des docteurs les plus réputés, les plus conservateurs de la Synagogue, M. Vulliaud le démontre. On retrouve même, dit-il, en certains traités du *Talmud*, affirmées comme un objet de dogme, certaines spéculations des *Idras*, les plus anciens recueils et les plus authentiques de la Kabbale! « Rions, semons des points d'exclamation, écrit justement notre auteur; mais alors, rions de l'orthodoxie juive tout entière. Encore une fois, la Kabbale en est la manifestation épanouie. »

Par mille détours, par les voies les plus larges, où, d'ailleurs, sa critique ne cesse de faire de l'ordre et de réduire au silence les guides officiels et menteurs qu'il rencontre, M. Paul Vulliaud nous achemine, et la variété de ces études est telle que jamais l'intérêt ne diminue; ainsi, il nous mène dans le milieu mystique juif, où se serait épanouie la tradition secrète avant J.-C.; il nous démontre que l'essénisme, le dosithéisme nous sont, sous le rapport spéculatif, complètement inconnus, et que nulle comparaison n'étant possible, il nous faut renoncer à voir dans les Esséniens les Kabbalistes du temps de Jésus-Christ. Puis il démonte le mécanisme des procédés de la Kabbale littéraire, de la symbolisation théologique, à l'aide des points voyelles, ou Kabbale massorétique. Il analyse la doctrine abstraite du *Sepher Yetzirah* sur la création. En un chapitre que nous recommandons aux amateurs de magie, il décrit de curieuses amulettes et commente leur rôle, leur signification. Signalons aussi l'admirable travail sur le Rituel juif, admirable par la comparaison féconde suggérée, avec le Rituel catholique. Le mystère du Messie, l'équippée messianique d'une secte du moyen âge, l'influence de la Kabbale sur la théologie et la philosophie chrétienne dans les temps modernes, sur la Franc-Maçonnerie, sur la doctrine de Jacob Boehme, sont le sujet d'autant d'études touffues, mais révélatrices. Répétons-le, ce livre fait de la lumière.

Des fervents de la doctrine kabbalistique se demanderont si une clarté aussi intense n'aurait pu être produite par une autre méthode, et si, délaissant les alentours obscurs, les forêts de l'érudition, l'auteur n'aurait pas mieux fait de se tailler un chemin direct vers ce temple de toutes les merveilles et de toutes les idéalités, et de s'y installer à demeure. En d'autres termes, une étude (dans laquelle on aurait réservé une introduction résumant les résultats des recherches hébraïques) purement philosophique du sujet aurait eu, peut-être, la saveur, l'éblouissement d'une révélation plus directe. D'ailleurs, sur certains points, dont s'est préoccupé M. Vulliaud, l'influence supposée du néo-platonisme, du pythagorisme ou du gnosticisme sur la tradition juive, par exemple, une telle méthode aurait dissipé les difficultés, en montrant que ces problèmes sont de ceux qui ne se posent même pas : en effet, qui ne sourira à ces rapprochements, ayant lu le *Zohar*, connaissant les pré-socratiques, Philon et les *Ennéades*? Mais il convenait, avant tout, de faire irruption dans la citadelle ennemie, de se servir des armes mêmes que les érudits adversaires de la Kabbale ont forgées, et de vaincre le monstre, en le pénétrant de questions, avant de poursuivre le chemin enchanté.

On ne pourra plus « rabbiniser », étudier la théosophie juive, sans tenir compte désormais des études de M. Paul Vulliaud. Son livre est un lieu de passage pour les savants et les théologiens. Malheur à qui voudra s'aventurer vers la sainte doctrine sans venir lui emprunter le bagage de connaissances indispensables!

Les spécialistes de l'ésotérisme juif, les philosophes même, s'en convaincront aisément, en réfléchissant sur les trois chapitres consacrés à l'Origine des Choses, au panthéisme supposé de la Kabbale et aux Intermédiaires personifiés. Il y a là une coulée de discussions métaphysiques, de comparaisons et de commentaires des textes rabbiniques, où la puissance intellectuelle de M. Vulliaud, l'équilibre de son jugement, sa clarté, atteignent à leur comble. C'est le sommet de son œuvre. Je ne serais pas étonné que, le jour inévitable enfin venu, où ces études seront objet de science et de curiosité universelles, ces pages soient considérées comme un modèle et deviennent classiques.

Elles nous font regretter, encore une fois, que tout l'ouvrage n'ait pas été conçu d'un point de vue spéculatif. A notre sens, la Kabbale contient la révélation religieuse et philosophique la plus étonnante de l'humanité. Elle est spécifiquement juive. (Après les deux volumes de M. Vulliaud, la preuve n'en est plus à faire!) et l'on ne saurait sans ironie songer aux affirmations puérilement dogmatiques de certains savants modernes, comme Renan, et qui sont devenues l'opinion de tout le monde, selon lesquelles l'instinct religieux du Juif serait un des plus pauvres de l'homme; son monothéisme abstrait, sec, sans poésie mystique, sans splendeur religieuse véritable. C'est le contraire qui est vrai. Ouvrons le *Zohar*. (Puisse le livre de M. P. Vulliaud avoir donné ce désir aux historiens des croyances, aux philosophes!) Nous nous trouvons jetés, dès les premières pages, dans le monde spirituel; il nous semble voir les choses de notre terre, les événements de notre vie, non plus du dehors, mais *du dedans*; nous touchons les secrets ressorts du fonctionnement de l'univers; nous coopérons, par la pensée, avec Dieu. Un étrange vertige nous saisisse si notre imagination n'était réglée par tant d'harmonie et si la *précision* de ces connaissances, leur caractère de science spirituelle, ne le disputait, pour l'emporter, à leur foisonnante splendeur. Certes, les traces de vieilles superstitions, des expressions choquantes, des interpolations inutiles, se rencontrent parfois dans ces spéculations révélatrices. Mais, pour le chercheur patient, profond, un choix s'établit, des liaisons se forment entre les divers « mystères ». La logique intérieure de cet ensemble s'organise, puis éclate en intuitions soudaines. Au bout de peu de temps, nous avons le sentiment de posséder, dans ce livre, l'équivalent spirituel du vaste monument, du monde de lois et de faits que les sciences mathématiques, physiques et biologiques ont dressé depuis les Grecs. A l'étude des lois naturelles, qui forme comme une des faces de la réalité, s'oppose ici, mais pour la compléter et l'expliquer mieux, l'étude des lois spirituelles de l'homme, des mondes divins et de leur Créateur. C'est l'objet, dira-t-on, de toute théosophie. Mais la tradition secrète juive frappe, pour qui a su se familiariser avec son symbolisme et ses techniques, par une précision si « scientifique », par un dynamisme d'une si inouïe grandeur, que bientôt une conviction se forme : c'est dans cette doctrine que la science de l'esprit humain, la métaphysique et l'art futurs puiseront, qu'ils le devinent ou l'ignorent, la vision des lois et des mondes qu'ils sont appelés à nous révéler. Il faudrait réunir dans une intuition

LIBRAIRIE
DES
SCIENCES PSYCHIQUES
PAUL LEYMARIE
ÉDITEUR

42 RUE S^t JACQUES. PARIS. V^{ème}

ASTROLOGIE. OCCULTISME. SPIRITISME
THÉOSOPHIE. MAGNÉTISME

LIBRAIRIE ORIENTALISTE

RELIGION. LANGUE. ART. HISTOIRE.

PAVL GEVTHNER

TOUS LES LIVRES MÊME LES PLUS RARES
SUR L'ORIENTALISME

13, Rue Jacob (EV, 6^e). Tél. : Gobelins 15-62

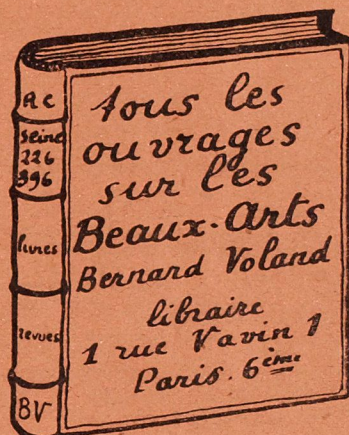
achetez vos livres, vos revues
à la librairie
Montparnasse
arts et lettres

▲ **BIGEON** ▲

129 Boulevard Montparnasse

seine

169099



LIBRAIRIE D'ARTHEZ

3 PLACE DE LA SORBONNE PARIS. V^{ème}

ACHAT
AU MEILLEUR COMPTE
LIVRES
ET DE
BIBLIOTHEQUES
IMPRESSION
DE THÈSES

★ PHILOSOPHIE ★

E. NOURRY.
LIBRAIRE-ÉDITEUR
62 rue des Ecoles
PARIS. V^{ème}

VENTE ET ACHAT
DE TOUS LIVRES RARES

★ RELIGIONS ★

OCCULTISME

BEAUX-ARTS

PARNASSE-MUSEE
MARCEL CIVET
 135 bis B^d du MONT-PARNASSE
OBJETS D'ART
MEUBLES ANCIENS
 GRAVURES
 TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

La maison d'antiquités
 au joli Bibelot
 Fabre - 81 B^d Raspail
 avise les artistes
 quelle achète ou échange
 tous bibelots : cuivres, étains
 ivoires, cristaux, art nègre
 ou chinois, étoffes, châles,
 meubles, bijoux, etc...
 téléphone : Ségur 21-72.
 RC 222755



visitez la Galerie d'art A.L. Fiquière
 145 B^d Montparnasse - 145

tous les procédés artistiques pour décorer les tissus
 . robes, mouchoirs, châles — ameublement.
 Madame Ryckner-Benlis. 64 rue Dareau EV 14^{ème}
 — Leçons et commandes —

unique les joies dont nous sommes enivrés au contact des chefs-d'œuvre les plus grands de la musique, de la philosophie ou de la peinture, et lier en une gerbe leurs multiples révélations, pour en faire jaillir un sentiment de puissance et de beauté comparable à celui qui nous foudroie sur la cime de certains de ces « mystères ». Cette science, d'ailleurs, s'enveloppe de la morale la plus pure, conseille l'optimisme le plus vivant et le plus joyeux, si elle explique la genèse des misères humaines et donne le sens le plus sublime à la douleur.

C'est de son caractère dynamique, autant dire réel, que nos contemporains, influencés par une philosophie de la durée et de la création, seront surtout frappés. La doctrine des « idées-forces », esquissée à la fin du siècle dernier, se trouve réalisée ici sous une forme audacieuse et complète. Pour le kabbaliste, la pensée humaine est essentiellement créatrice; grâce à la « Kavanah », à la direction d'intention bonne ou mauvaise, elle engendre des forces, des courants créateurs, qui jouent, dans le monde spirituel, un rôle analogue à celui des forces physiques dans la nature. Ces forces échappent, en quelque sorte, à l'homme, et, cependant, elles sont l'homme même, elles forment sa « couronne ». Ces puissances créatrices, circulant dans l'univers, alimentent les mondes angéliques et divins; ces péchés-forces engendrent les puissances démoniaques de l'humanité et de l'histoire, s'entrecroisent, réagissent les uns sur les autres, provoquent les fulgurations spirituelles du « monde mystérieux » (comme dans la cosmogénèse de la prière); redescendent ici-bas sous forme de bénédictions, d'inspirations humaines, de souffrances, de rigueurs. Il y a là toute une *mécanique de la transformation spirituelle*, rigoureuse, et qui obéit à un rationalisme supérieur. Les mondes matériels et divins forment, d'après le *Zohar*, un corps unique, de sorte que toute modification locale de cet ensemble, tout frisson de joie ou de douleur, toute rupture, nés sur un point particulier, se répandent dans le Tout, en prenant les aspects et les degrés d'intensité les plus variés, — et la joie, nous dit la Tradition, est ressentie par la « Tête mystérieuse » et se répand dans le corps universel comme un Vin sacré. Tel est le principe de cette mécanique de la transformation, sous sa forme symbolique. Les deux textes suivants aideront à le mieux saisir. Ceux qui ne se hâteront pas d'en sourire pourront longuement les méditer!

« Les Palais célestes ne sont pas des lumières, ce ne sont pas des esprits, ce ne sont pas des âmes, ce ne sont pas des formes saisissables. Tous les palais sont la Pensée, vue à travers différents rideaux. Otez la Pensée, et tous les palais s'écroulent. Tous les mystères de la Foi consistent en cette doctrine, d'après laquelle tout ce qui existe en haut et en bas est la lumière de la Pensée; c'est l'Infini. Enlevez un rideau, et toute la matière apparaît immatérielle; enlevez encore un rideau, et le monde immatériel d'en haut apparaît encore plus spirituel et plus sublime, et ainsi de suite. Le sacrifice offert sur l'autel, la fumée qu'il produisait et tout ce qui servait à sa consommation n'était que Pensée, vue à travers la matière. » (*Zohar*, II, f. 369 a.)

Et encore :

« Le Saint, béni soit-il, écoute la voix de ceux qui se consacrent à l'étude de la doctrine ésotérique, et crée un ciel nouveau à l'aide de chaque idée nouvelle sur l'explication de cette doctrine. Nous avons appris qu'au moment où la parole (au sens du Verbe) renfermant une idée nouvelle, sort de l'homme, cette parole s'élève et comparait devant le Saint, béni soit-il, et le Saint la saisit, la baise, et la pare de soixante-dix couronnes composées de lettres gravées dans le nom divin. (Les lettres sont les symboles de forces divines.) Mais la parole renfermant une idée nouvelle sur la sagesse mystique va se placer sur la tête du Juste, vivant de toute éternité, et, de là, elle s'envole, parcourt soixante-dix mille mondes (spirituels), et monte auprès de l'Ancien des Temps... et là, elle va dans les trésors cachés et se réunit aux paroles de l'Ancien des Temps. Elle prend son vol ensuite et monte dans les dix-huit mondes mystérieux. Elle sort de là, vole et vient, pleine et complète, devant l'Ancien des jours. Alors, celui-ci flaire cette parole, qui lui plaît plus que tout le reste : il la prend et la pare de trois cent soixante-dix mille couronnes. La parole s'envole alors hors de la présence de l'Ancien des Temps, et, en redescendant, elle devient un ciel. Et ainsi, toutes les paroles renfermant des idées nouvelles se métamorphosent en autant de ciels nouveaux. Quant aux idées concernant la doctrine exotérique (c'est-à-dire les sciences extérieures et naturelles), aussitôt sorties de l'homme, elles paraissent devant l'Ancien des Temps, et, sortant de là, elles se métamorphosent en autant de « terres de vie »; mais au lieu de former divers corps séparés, elles s'unissent en un seul corps, au moment où elles quittent le séjour céleste du Saint et enveloppent notre terre, qui se trouve ainsi renouvelée et recrée, grâce à une idée nouvelle concernant la vérité. Ainsi, la création est continue, et le renouvellement de la terre ininterrompu... Il résulte de là que toute pensée féconde et nouvelle a une utilité supérieure (en dehors de son utilité immédiate et humaine), et que, par elle, le Juste devient l'associé de Dieu, car, de même qu'il crée des ciels par son Verbe, le Juste crée aussi des ciels nouveaux. » (*Zohar*, I, 5 a.)

Il y a là le germe d'une science inconnue. Mais ce ne sont que des intuitions fécondes. A l'avenir de créer ces sciences, ces arts, ces techniques nouvelles, par lesquelles l'humanité pourra se dépasser elle-même. Les problèmes que se pose le monde moderne sont, en effet, des problèmes de technique et de rendement. Le vieux rabbin qui délaisserait un moment ces spéculations pour se mêler à notre vie, à notre civilisation, serait frappé par des objets particuliers : un tramway, un transatlantique, un drame musical de Wagner, une clinique chirurgicale, la Société de Recherches psychiques, par exemple, et son étonnement traduirait, en gros, la différence entre ce que ces théologiens sublimes ont fait, et ce que nous tentons aujourd'hui. Ils ont possédé, sans doute, l'intuition du secret des mondes. Mais nous travaillons sur le plan des réalisations, nous voulons inventer des techniques toujours plus précises, plus souples, plus hardies; des sciences et des arts grâce auxquels ces profondes idées des mystiques se réaliseront enfin pour tous, deviendront bienfaits pratiques, et, pour parler leur vieux langage, des « vêtements » de la puissance humaine. Quand nous lisons le *Zohar* à ce point de vue, il nous semble assister à l'éclosion de ces mondes sous-marins, de ces continents de corail, nés de l'abîme, qui s'édifient peu à peu sous les secrètes eaux, et émergeront, les uns après les autres, à la lumière, pour que les hommes y construisent leurs demeures.

Si telle doit être l'influence de cette doctrine peu à peu dévoilée, combien M. Paul Vulliaud aura travaillé, sans qu'il s'en doute peut-être, pour cet avenir prométhéen de l'homme, auquel il ne croit pas.

Enfin, cette œuvre orientera les esprits vers la possibilité d'une synthèse des croyances humaines. Il y a deux points de vue pour envisager la tradition kabbalistique dans ses rapports avec le Christianisme. Celui de la science et de l'histoire nous la montre comme une création autochtone, spécifiquement juive, et, malgré toutes les influences que l'on voudra relever, isolée dans sa sublime étrangeté. Le point de vue philosophique nous fait voir en elle les assises gigantesques et réelles de la tradition chrétienne, qui s'élargit ainsi jusqu'à la source de la pensée. Un va-et-vient entre ces deux points de vue est nécessaire, si l'on veut bien voir les deux aspects de la Kabbale. M. Vulliaud n'y a pas manqué. De là, parfois, ce qu'on pourrait appeler ses « contradictions ». Nous sera-t-il permis de conclure cependant, avec le vieux Guez de Balzac, et avec lui : « Le Christianisme a été de tout temps, bien qu'il ait été longtemps caché, et sous des nuages. Il y a toujours eu des chrétiens, bien qu'ils n'aient pas toujours été appelés de cette façon, et la religion chrétienne a précédé de beaucoup de siècles la naissance de Jésus-Christ. »

Les lecteurs de cette grande œuvre n'y gagneront pas seulement un élargissement goethéen de leur culture, ils y goûteront, s'ils savent écouter l'austère musique qui se déroule au fond de ces pages, un charme, né d'une source plus secrète. Le sérieux sourire de la plus chrétienne bonté plane sur les dernières lignes de ce long travail. Un parfum de sérénité s'en dégage. Nous participons un peu à la foi et au courage tranquille qui l'ont créé. Certains penseurs n'éclairent pas seulement, ils réchauffent. On ne se contente pas de les admirer : on les aime. Paul Vulliaud appartient à cette race privilégiée.

Georges BURAUD.



Lino de CELSO LAGAR

POÈMES

DÉFILÉ COLORIÉ

Fiers athlètes et musiques!
 Les petits quadrilatères des Races
 fanions au vent défilent
 sous le grand drapeau international
 du ciel
 Les gradins populaires
 s'écroulent vers la terre.
 Les tribunes
 battent des ailes
 quant passent les champions.
 Au loin
 éblouissantes de ripolin
 les grêles tours eiffels
 des mâts téléphoniques
 scintillent.
 Les parterres de géraniums
 comme des plaques de minium
 éclatent.
 La Joie sportive enivre
 et chasse à grands coups d'air
 les vieilleries romantiques...
 Un avion traverse
 le ciel de cobalt

LOOPING DE LA GRANDE ROUE

Sur un clou d'or
 les maisons tournent,
 Dare Devil,
 Diavolo et Méphisto
 qui bouclaient des loopings
 aux cirques de mon enfance!

ô Grande-Roue
 on te dépêçel
 Et je ne te verrai plus
 tourner lentement
 le soir, quand les rayons rouges
 traversent ton armature noire,
 et que tu es pure comme une sapinière
 dans les feux du Couchant!

LES CHEVAUX

(Préface)

Je chanterai les chevaux des pauvres maisons et des
 [grandes firmes :
 Ceux que recouvrent les harnais simples comme le fer à
 [cheval,
 Ceux que recouvrent les harnais étincelants comme la
 [lyre,
 Ceux qui chargés lourdement sont soldats sous un sac
 géant,
 Ceux qui s'écroulent sur l'asphalte luisant,
 Ceux qui attendent longtemps,
 Tandis que pend dans l'air bleu la lanière du fouet,
 Aussi pure que la branche du saule
 Baignant dans l'eau fluide!

Bons chevaux qui menez ainsi la vie martyre
 Dressez sur mes poèmes
 Comme aux frontons des boucheries chevalines
 Votre doux buste d'or!

Géo CHARLES



Dessin de FRANS MASEREEL

LA TERREUR

Ils s'assemblaient pour travailler la nuit. Ils lisaient
 Des rapports, des enquêtes, des avis.
 Signaient les sentences à la hâte.
 Baïllaient. Buvaient du vin.
 Dès le matin, distribuaient l'eau-de-vie aux soldats.
 Le soir, à la bougie,
 Appelaient d'après les listes des hommes, des femmes,
 Les amenaient sur la cour obscure,
 Leur enlevaient leurs chaussures, linge, habits,
 Ficelaient en ballots
 Chargeaient sur le charroi. Emportaient.
 Partageaient des anneaux, des montres.
 Faisaient courir déchaussés, affamés
 Sur la terre glacée
 Sous le vent Nord-Est
 Hors de la ville, sur les terrains vagues,
 A l'aide des crosses les réunissaient au bord du ravin.
 Eclairaient avec une lanterne à main.
 Les mitrailleuses travaillaient une demi-minute.
 Ils achevaient avec leurs baïonnettes.
 Les jetaient dans le fossé encore vivants,
 Versaient la terre dessus, en se dépêchant,
 Et puis, avec une large chanson russe
 S'en retournaient dans la ville, à la maison.
 Et avant l'aube se glissaient vers les mêmes ravins.
 Les femmes, les mères, les chiens
 Creusaient la terre, s'entr'mordaient pour les os.
 Embrassaient la chair bien-aimée.

VOLOCHINE

(Traduit du russe par H. IZDEBSKA.)

MATHÉMATIQUES

Quarante enfants dans une salle,
Un tableau noir et son triangle,
Un grand cercle hésitant et sourd
Son centre bat comme un tambour.

Des lettres sans mots ni patrie
Dans une attente endolorie.
Le parapet dur d'un trapèze,
Une voix s'élève et s'apaise

Et le problème furieux
Se tortille et se mord la queue.
La mâchoire d'un angle s'ouvre.
Est-ce une chienne? Est-ce une louve?

Et tous les chiffres de la terre
Tous ces insectes qui défont
Et qui refont leur fourmillière
Sous les yeux fixes des garçons.

Jules SUPERVIELLE

LA BOUTIQUE DU TAILLEUR

Machine à coudre et l'étoffe
d'un gris mortel qui se plombe.
Oublieux de ses colombes
Le gris rose se fait noir
et ces devantures n'offrent
aux doigts qu'un peu de misère,
Aux yeux qu'un peu plus de soir.
La boutique du tailleur
est triste au cœur de l'hiver,
mais l'hiver est mauvais joueur
qui joue ainsi de son cœur.

REGARD

Ton regard couleur de fleuve
Est l'eau docile et qui change
Avec le jour qu'elle abreuve.
Petit matin, Robe d'ange
Un pan du manteau céleste
Sous tes cils, entre les rives
S'est pris. Coule, coule eau vive.
La nuit part, mais l'amour reste
Et ma main sent battre un cœur.
L'aube a voulu parer nos corps de sa candeur.
Fête-Dieu.
Le désir matinal a repris nos corps nus
Pour sculpter une chair que nous avions cru lasse.
Sur les fleuves au loin déjà les bateaux passent.
Nos peaux après l'amour ont l'odeur du pain chaud.
Si l'eau du fleuve est pour nos membres,
Tes yeux laveront mon âme;
Mais ton regard liquide au midi que je crains
Deviendra-t-il de plomb?
J'ai peur du jour, du jour trop long
Du jour qu'abreuve ton regard couleur de fleuve
Or dans un soir pavé pour de jumeaux triomphes
Si la victoire crie la volupté des anges,
Que se révèle en lui la Majesté d'un Gange.

René CREVEL

ET MAINTENANT IL N'Y A PLUS QUE CELA...

Et maintenant, il n'y a plus que cela : une bouche au
[creux de ma main.
Il y avait pourtant des réveils roses comme un sourire
[tout rose,
lorsque la réalité me heurtait plus immense que le monde,
et il n'y avait plus de rêves,
rien que la réalité du ciel que je frôlais de ma joie!
Il y avait pourtant des promenades où tout passant las
devenait mon frère bien-aimé, et ne le savait guère
(oh cette Humanité triste comme au Mont-de-Piété!)
Il y avait des jours intenses comme un cri,
et des nuits d'insomnie
brûlant comme un flambeau, insigne dans les siècles!
Il y avait aussi des morceaux rouges de vie superbement
[gaspillés...
... Et maintenant, il n'y a plus que cela : une bouche au
[creux de ma main.

Paris, le 20 décembre 1923.

LA FILLE DE LA BELLE AU BOIS DORMANT

Voici venir la nuit nuptiale de la Belle au Bois dormant
(du sang profondément troublé l'obscurité pourpre...)
Or, le Sommeil, chassé par le baiser du Prince,
s'égara dans un pays étrange. Savez-vous quel fut ce
[pays?

Gelui de soleils éteints et de naissances futures
(oh, ces vies jaillissant du fond des ténèbres...)
C'est ainsi que la Princesse, conçue à cet instant,
trouvait à toute sa vie le goût mousseux du songe
(des pas devinés hors du monde...)
Elle s'en allait plus loin que les bords de la terre,
elle s'en allait vers les déserts immenses,
pour mêler ses cheveux aux crinières d'or des Tempêtes
(la nudité subite des ailes invisibles...)
Mais quels horizons noirs, mais quels lointains
se taisaient dans ses longs silences d'argent —
qui épèlera jamais ses nostalgies éperdues
et les enharnachera de paroles en deuil
(oh, merveille des voies lunaires inexplorées...)
... Un sourire très humain au carrefour des routes!
La Princesse le ramasse et en reste pensive :
elle n'ira plus errer à l'aventure dans le monde
(vers nos propres limites quelles courses obscures?...)
Mais parfois le crépuscule la prend par la main
et la conduit dans son royaume gris —
et la Princesse écoute la piraterie des Vents,
y semblant entendre sa confession qui saigne
(oh, de la Princesse les pleurs dans nos âmes!...)

Halina IZDEBSKA

STANCES

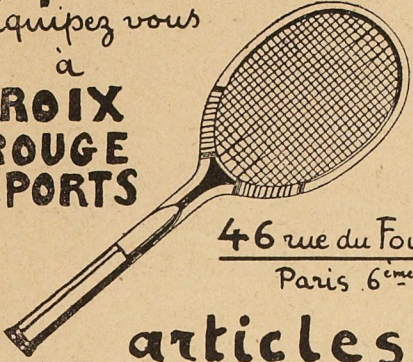
Dans l'espace limpide et la jeune chaleur,
La primevère avec une grâce lascive
Fait rouler sur sa fleur,
La belle goutte d'eau qui la rendait pensive.
A l'aube, un premier cri nous retire d'un songe.
C'est la première fleur sous le souffle du vent.
Elle s'incline avant
Que soit né le ruisseau ravisseur de son ombre.
Chaque goutte en tombant fait naître un Ariel
Qui s'envole en musique et compose un nuage.
Comme mon ange au ciel
Je ne me souviens plus de ma première image.

SCHILDE

LE CAP FAIT DE L'EXCELLENTE PUBLICITE COMMERCIALE

LISEZ ET RETENEZ CES ADRESSES :

sportsmen!
équipez vous
à
**CROIX
ROUGE
SPORTS**



46 rue du Four
Paris 6^{ème}

**articles
pour tous les Sports**

arnoult.
tailleur.

39 rue Saint-Placide Paris 6^{ème}
tirera de votre académie
• le maximum •
au point de vue
vestimentaire

bonnes étoffes. Coupe parfaite. Prix raisonnables.

Land and Co
R.C. Seine. full line. 184 080.
of English and American
groceries and provisions
always in stock
Speciality *Teas*
59 Boulevard Raspail } Paris
9 avenue Victor-Hugo }

les meilleures Pipes
des

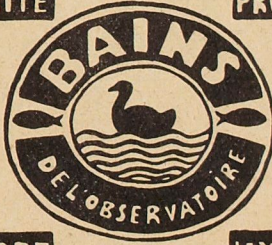


meilleures
marques
et tous
articles pour fumeurs

24 B^d Saint-Michel. Paris VI
téléph: Fleurus 10.92 - R.C. Seine 109.775

**OXENAAR ET
PERCEVAULT**
PHOTOGRAVEURS
6 bis rue Campagne-Première
Téléph: 906.53.59 - Paris 14^{ème}
**TOUS LES PROCÉDÉS
LES PLUS MODERNES**

MASSAGE. FRICTIONS. MANUCURE
CÉLÉRITÉ **PROPRETÉ**



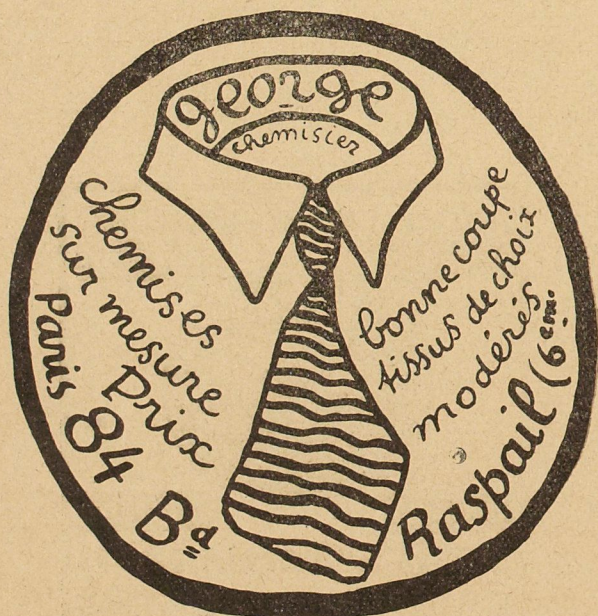
CONFORT **HYGIÈNE**
169 B^d MONTPARNASSE
PARIS **6^{ème} ARRT**

gourmands !!
 courez à la Confiserie
Chiroux
 2 rue Léopold Robert 2
 spécialités anglaises
 fudge frais tous les jours
 amandes salées

un bon gâteau ?
CHEZ PÉRON!
 ET DE BONS BONBONS
 À CÔTÉ DE LA ROTONDE.
134 B^d Raspail EV
 tél: Fleurus. 27.93.

avant
 de vous commander
 un Costume
voyez
 LES LAINAGES
 ET LES DRAPERIES
 DE LA
MAISON DU TISSU
 51 rue de Seine. Paris.
 OÙ L'ON VOUS
 DONNERA
 DES ADRESSES
DE BONS
FAÇONNIERS
 À PRIX MODÉRÉS

PHOTO NOU LION
 7^{ET} 9 Place Denfert-Rochereau
 PARIS. 14^{ème}
 APPAREILS
 PRODUITS
 PELLICULES
KODAKS
 et tous travaux photographiques
CAMERA PATHÉ-BABY
 vente et location de films



par ce temps
 de complets chers!
F. Heynen.
 tailleur
 EX-COUPEUR DES PLUS GRANDES MAISONS
 78 rue S^t Louis-en-l'Isle 78
 Paris. 4^{ème}
 vous habillera sur mesure
 à partir de : **300 FRANCS**
 avec les meilleures étoffes
 anglaises et françaises.
ET
SI VOUS LUI APPORTÉZ DU TISSU
 il ne vous demandera que
200^F POUR UNE **FAÇON**
 ET UNE **COUPE**
PARFAITES

BARRÈS ET LES JUIFS

Nous avons reçu de M. G. Catteau, une longue et belle lettre dont nous détachons ce passage bien significatif :

Je me proposais de vous entretenir de l'Enquête sur le Problème juif que vient de publier René Groos. J'aurai voulu répondre à plus d'un argument contestable et mettre en lumière quelques points qui semblent n'avoir été envisagés par aucun des correspondants de M. Groos. Mais, tout bien pesé, je crois qu'il vaut mieux m'abstenir de traiter ce sujet délicat dont l'examen demande un souci des nuances difficile à observer au cours d'une chronique un peu hâtive. Et puis, je crois stériles ces querelles, et le conseil m paraît judicieux que Maurice Barrès donne à René Groos : « Ne perdez pas trop de temps en polémique. On peut tout dire dans un sens ou dans l'autre et ces plaidoiries ne sont guère efficaces. » (1).

Cette réponse de Barrès, elle m'apparaît dans sa brièveté même, comme la plus prudente, la plus mesurée de celles que je lis en ce volume.

Ce Barrès pourtant, combien de juifs ne veulent voir en lui qu'un adversaire, combien de libéraux qu'un étroit nationaliste. C'est un tel préjugé que je voudrais combattre. Qu'un juif puisse aimer Barrès, qu'un sioniste, c'est-à-dire un juif traditionaliste et régionaliste, doive un tribut d'hommage et de respect à la doctrine de « la Terre et des Morts », c'est ce que je m'efforcerai de prouver, si vous permettez toutefois qu'en cette « chronique des lettres juives », il ne soit aujourd'hui question que de Barrès.

Bernard Lazare affirmait « qu'il est des heures où le nationalisme est une forme de l'esprit de liberté ». Ce mot m'aide à saisir Barrès, son attitude, son choix. Ce Lorrain qui, dès ses premières années, vit la France amoindrie, humiliée, il faut pour le juger, pour le comprendre, le replacer dans le moment précis de l'histoire française où il est apparu. C'est là ce qui commande toute sa destinée, et je ne sépare pas son œuvre littéraire de son action politique car, Henri Frank l'a clairement senti, il avait trop le souci de l'unité dans la vie et dans la pensée pour ne pas rester à la Tribune un écrivain et dans ses livres un patriote. Cet homme que d'aucuns ont accusé parfois de sécheresse, il était par le tempérament, par l'élan du cœur, le dernier des romantiques; il affirmait dans sa jeunesse « qu'il n'y a qu'une loi : l'amour, qu'une barrière : faire de la peine à un être ».

« Nous ne pénétrons le secret des âmes, disait-il dans le temps où Bergson commençait son enseignement, que dans l'ivresse de partager leurs passions mêmes. C'est la méthode où se rejoignent les grands analystes et les purs instinctifs. Michelet, mal renseigné sur l'Inde Védique, les Iramiens, les Égyptiens, les Juifs, les enveloppe d'un tel élan d'amour qu'ils sont mieux éclairés (dans sa Bible de l'Humanité) que par tous les savants mémoires des érudits spécialistes... Seuls verront loin les passionnés. »

Mosellan rêveur, Barrès n'ignorait point les prestiges de la Germanie; mais, rompant le sortilège par qui longtemps Klingsor et ses enchantresses le tinrent envoûté, il sut s'imposer des contraintes, des disciplines, et se chercher des points d'appui solides. » Dès lors, sans renier ses pères romantiques, il rallia la route classique et se soumit à la tradition nationale, acceptant toutes les disciplines françaises et, parmi elles, la formation que le catholicisme a imposée à l'intelligence, à la sensibilité françaises; mais catholique du dehors, il ne put

donner au dogme » qui, disait-il, le dépassait », l'adhésion de son cœur et de sa raison, pareil à ce Joseph d'Arimatee, l'ami généreux de Jésus qui, juif demeuré fidèle, offrit son sépulcre au Christ, sans embrasser la Foi des Chrétiens (2).

Dans cette haute construction, durable, bien ordonnée, et d'une si noble architecture que Barrès nous a léguée, ce qui m'apparaît de moins stable ce sont les éléments qu'il emprunte à Taine : sa conception trop étroite, trop exclusive de la race. Ainsi quand, se fondant sur cette théorie ethnique de la nation, il ne veut voir dans les juifs que des étrangers, une logique conséquente l'entraînera à dénier la qualité de Français au fils de la Marianne Antoinette Lopeze, à ce Montaigne père de la prose française dont le doute a suscité Descartes et Pascal, et qui, par son humeur et sa fantaisie, annonce déjà Voltaire et Renan, France et Barrès lui-même.

Ce Michel Eyquem, le plus accompli des écrivains de France et l'incarnation même du génie gaulois, Barrès déclare ne voir en lui « qu'un étranger qui n'a pas nos préjugés », et chez lequel « avec une éducation plus solide et une formation aristocratique, il retrouve le tempérament d'Henri Heine ».

Barrès savait pourtant que cette France dans le sein de laquelle s'étaient fondus le Basque et le Breton, le Normand et le Germain, le Sarrazin de Narbonne et le Grec de Marseille, ne pouvait manquer de s'assimiler ces juifs, à qui la Gaule devait sa foi la plus profonde.

Plus qu'aucun autre, il connaissait les prestiges, il subissait l'ascendant de ces idées juives dont il aimait « la maigre, l'élégance d'une pensée née sous le palmier ». N'avait-il pas, en ce bourg des Saintes-Maries de la Mer, premier campement de l'Eglise de France et qui nous est plus vénérable encore depuis que Mistral y fit vivre Mireille, cherché sur la plage « l'endroit où débarquèrent ceux de Béthanie, qui furent les familiers de Jésus, Lazare le Ressuscité, le vieux Trophime, Marthe et Marie, la voluptueuse Madeleine de qui la brise de Mer ne put dissiper les parfums; rivage misérable, mais sacré pour qui n'a rien dans l'âme qu'il ne doive à ces obscurs passionnés?... N'avait-il pas connu de courts enthousiasmes analogues à ceux que vous communiquent l'ardeur de Marthe et de Marie, l'humilité de Sarah, la Beauté de Madeleine et la jeunesse du vieux Trophime? Ses héros familiers n'étaient-ils pas « ce Philippe l'Arabe au regard triste et doux », sous les traits duquel il aimait à se peindre (son fils en perpétue aussi le souvenir), et cette Bérénice de Judée dont il donna le nom à la plus touchante de ses héroïnes? N'avait-il pas goûté les chants caressants et ironiques de cet Henri Heine, dont il se plaisait à dire que « bien qu'il ait ri comme un juif, il avait eu peut-être, grâce à la maladie, ce cœur qui écoute parler les choses? » N'avait-il pas surtout fait cet aveu : « c'est d'un Israélite que j'ai reçu ma vue principale, à savoir que le jour où les démocrates trahissent les intérêts et la véritable tradition du pays, il y a lieu de poursuivre la transformation du parti aristocratique pour lui confier à la fois l'amélioration sociale et les grandes ambitions nationales ».

(2) Dans le *Mercure de France*, M. Robert Launay publie ce passage inédit d'une lettre qu'il reçut en avril 1902 : Je tiens bon sur l'injustice, écrit Barrès, sur la trahison que ce serait de confondre religion et nationalisme. Il y a place chez nous pour l'athéisme même. Le catholicisme est la religion de mes prédécesseurs; il demeure à la disposition de mon fils s'il a le tempérament religieux ou de moi-même si je traverse une crise mystique. Je n'entends point qu'on dégrade cette nourriture de provision; je puis en avoir besoin. Mais il n'y a pas à me demander mon billet de confession, il ne faut pas espérer qu'on m'associera aux campagnes de sacristie contre les libre penseurs.

¹⁰ Et il ajoute dans cette même lettre : « Les thèses sont posées. Apportez-nous des faits. Vous êtes un peuple secret, secret même pour vous autres. Je voudrais avoir une histoire de communautés juives de Strasbourg, de Metz, et dans ces histoires quelques portraits individuels traités avec l'amour de la vérité, quelques généalogies bien éclairées. »

Jean Bernard rapportait qu'un jour, au quartier latin, dans sa jeunesse, Barrès avait déclaré : « Je suis lorrain, mais je crois bien que si l'on cherchait les origines lointaines de ma famille on arriverait à des juifs, venus du Midi, dans quelque migration du moyen âge. » Ce n'est peut-être là qu'une boutade qui trahit l'attrait mystérieux (quoique souvent mêlé d'aversion) que Barrès éprouva pour les Juifs. On s'en rend compte lorsqu'on lit les pages du *Greco* où il se plaît à retrouver dans les visages Tolédans les traces d'une hérédité sémitique. Lors même qu'artificieux, il feint de trouver belles ces eaux toujours jaunâtres du Tage où tant de Maures et d'Hébreux furent précipités, Barrès, qui se trouvait perfide à ses inclinations orientales, ne peut se défendre d'aimer les fiers marraines dont sortira la mère de Montaigne, et jusqu'à ces artisans juifs, convertis au catholicisme qui « pensaient » en sémites les motifs ornementaux dont ils fleurissaient les façades sacrées...

Cet homme du Nord, les villes qu'il a le plus aimées sont des cités orientales à la gloire desquelles toujours se mêle le souvenir d'Israël : Venise, Tolède, Cordoue, et cette rose Alexandrie dont il a su évoquer toute la séduction dans son *Enquête au pays du Levant*. Combien m'émeut ce récit où Barrès, avant de mourir, nous a livré sa plus secrète pensée. Ah ! je le savais bien qu'en lui, mal dissimulée, brûlait encore une ardeur souterraine pour l'Asie, et pour ce peuple parti d'Asie qui jette un pont entre l'Orient et l'Occident.

Comme il a bien su nous confesser, dans ces dernières pages, qu'aucun élan mystique ne lui demeurait étranger, qu'il fût issu d'Israël, de l'Islam ou du Christ ! Le rêve qu'il eut un soir sur le navire ancré dans le port d'Alexandrie, ce rêve que je crois véridique, prend un accent de prophétie au seuil de son livre, livre si riche d'aperçus sur l'Orient qu'il efface l'*Itinéraire* de Chateaubriand et le *Voyage* de Lamartine et mérite d'être placé auprès des œuvres asiatiques du Comte de Gobineau.

Ce rêve voici comment il nous le traduit :

« J'étais au couvent des Dames de Sion dans le parloir de Ramleh. Les deux frères Ratisbonne se détachèrent de leur

cadre et me prirent par la main avec sympathie, à titre de juifs alsaciens rencontrant un Lorrain. Toute la pièce descendit, comme la cage d'ascenseur ; et nous nous trouvâmes dans la chaufferie d'un grand navire qui voguait le long des côtes d'Asie. A côté d'eux, pour les assister, il y avait tous ces prêtres catholiques, de naissance juive, qui dans ma jeunesse jouaient un si grand rôle en Lorraine, et parmi eux, au premier rang, le Père Herschheim, dominicain qui sortait de l'école normale, et fut un des premiers à aimer Pascal et à vivre dans son intimité comme nous faisons aujourd'hui. Tous ces judéo-chrétiens me montraient une grande confiance, parce qu'ils connaissaient l'attrait que m'inspirent les profondes richesses spirituelles qu'il y eut dans Strasbourg (de Saint-Martin, le philosophe inconnu, à Jacques Matter, l'historien du gnosticisme), richesses mal connues et dont leur judaïsme mystique est un des signes notables. Mais j'étais inquiet et je le leur dis : « Je vous vois naviguer, ici, comme des médiateurs entre l'Occident et l'Orient ; cependant, je crains, un peu, que vous n'ayez en vue que de convertir les Juifs. Moi, je n'aborde pas l'Asie avec des curiosités limitées ; je suis attiré par toutes les âmes de ce vieux pays. Les deux Ratisbonne, Théodore et Marie-Alphonse, haussèrent les épaules et me dirent : « L'Egypte, la Syrie, la Cilicie, toute l'Asie sont pleines de nos parents. Après deux mille ans, ce sont eux qui nous troublaient si fort, quand nous étions enfants dans les brouillards de Strasbourg. Nous sommes, comme vous le présentez, leurs médiateurs, et poursuivant le rêve des vieux prophètes, nous présiderons à la grande réconciliation des peuples... »

Ainsi, dans cette ville judéo-hellénique d'Alexandrie, à qui le monde doit par la Bibliothèque et le Musée tout ce qu'il sait de la Grèce, et par les écrits des néoplatoniciens la doctrine même dont sortit le christianisme de saint Paul, Barrès reçoit une révélation dont il saisit toute l'importance.

G. CATTAUI

MAXIMES

Louer avec exagération est la médisance des délicats.

Il est parfois maladroit de dire du bien de soi ; il n'est jamais adroit d'en dire du mal.

Les femmes sont rivales en beauté, mais au fond en rien d'autres.

Celui qui montre de l'ingratitude nous paraît un méchant, mais celui qui s'en plaint, un naïf.

Il est cynique de dire aux gens qu'on ne veut que leur bien, les voleurs sont plus discrets ; ils le prennent sans rien dire.

Le succès nous gonfle, l'insuccès nous déprime ; tous deux nous abusent sur notre valeur.

La plupart des femmes ne peuvent guère juger une œuvre d'art avant d'avoir vu l'artiste.

Le plus sagace psychologue est celui qui définit les limites de chacun.

Ce n'est point parmi les célibataires qu'on trouvera jamais un sage : il leur reste trop d'illusions.

Même le silence des femmes a son mensonge, qu'elles lui ont confié pour reposer leur langue.

L'intérêt ne dicte pas toujours nos opinions, mais toujours il les limite.

Le prix de la vie serait moins surfait sans le secret de la mort.

Lecteur au vocabulaire restreint, on préfère accuser l'auteur de pédantisme que soi-même d'ignorance.

L.-Henri FABRE



Dessin original de LADO GOUDIACHVILI

Réflexions à propos de M. Michel Georges-Michel

c'est-à-dire

à propos de Rien

Une fois pour toutes, j'ai décidé de ne jamais répondre aux attaques verbales, aux insinuations et aux injures, quelles qu'elles soient. Je sais à quoi je m'expose en faisant de la critique vraiment indépendante, et à quel point déjà certains nous détestent et nous craignent.

Pour ma part, je vis dans l'impopularité comme un poisson dans l'onde, et je ne réponds qu'aux coups. Le Cap ne paraît qu'une fois par mois, il n'est pas gros, et nous ne perdrons pas notre temps et notre papier à nous colleter avec tous les petits chacals du journalisme. Nous avons une autre besogne intellectuelle à accomplir dans ces pages.

Si donc je m'occupe aujourd'hui de M. MICHEL GEORGES MICHEL, ce n'est pas à cause du petit écho bien inoffensif qu'il vient de déposer à mon intention, bien que sans me nommer, dans un récent numéro du CRI DE PARIS; c'est à cause de son récent volume sur MONTARNASSE que je me décide à prendre à bout de pincettes ce vieux putois de la chronique.

M. Michel Georges-Michel vient de publier sous ce titre les MONTARNOS, une espèce de roman-feuilleton d'une rare stupidité, sur les milieux artistiques de MONTARNASSE et de la ROTONDE.

Il est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages alimentaires sur VENISE, BIARRITZ, DEAUVILLE, CANNES, et autres lieux où l'on fait la haute fête, où il lui arrive de figurer comme parasite de deuxième classe (1).

MONTARNASSE devenant à la mode comme lieu de plaisir, c'est à MONTARNASSE que M. Michel est venu faire son coup, à grand renfort de publicité cinématographique, organisée par lui et pour lui. Il s'agit maintenant de faire tout le possible pour écouler 10.000 exemplaires d'un livre absurde et qui voudront bien être scandaleux.

C'est un Montarnasse de fantaisie que nous présente Michel; qui n'a jamais rien compris au vrai charme du vieux Montarnasse (2) qui, avant et même pendant la guerre était une douce province et que sous la plume de GEORGES-MICHEL devient un véritable asile de fous. Je ne m'attarderai pas à rendre compte de l'idiote affabulation du livre (3), je ne m'arrêterai que sur un point.

Michel met en scène une espèce de verbeux loufoque, nommé MODRULLEAU; ce personnage est visiblement une synthèse de MODIGLIANI et d'UTRILLO. Je ne connais pas UTRILLO, mais j'ai bien connu MODIGLIANI, et j'ai été son ami. J'affirme que M. Michel a défiguré d'une façon dégoûtante la physionomie de ce bel artiste que tout le monde aimait à Montarnasse. J'affirme que Modigliani n'a jamais prononcé des propos aussi crapuleusement bêtes que ceux mis par Michel dans la bouche de son « Modrulleau ». Modigliani était un homme extrêmement intelligent, très cultivé, un dialecticien subtil en qui la souplesse et le charme italiens s'unissaient à la dure finesse juive. Il est mort victime du snobisme de la bohème, qui est plus absurde encore que l'autre, mais c'était un véritable, un intelligent artiste, et l'œuvre qu'il nous a laissée contient des beautés précieuses. Je voyais encore cette semaine chez Zamaron, deux toiles de Modigliani, deux portraits de femme, qui sont des chefs-d'œuvre de pathétique souffrance et d'ingénuité.

Il faut défendre la mémoire de Modigliani contre les imbéciles qui veulent la monnayer (4).

Pour ma part, j'ai déjà dit à Michel Georges-Michel, et publiquement, ce que je pensais de lui et de son livre. Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'homme plus plat et plus fuyard que ce héros de l'insinuation calomnieuse, et d'ailleurs toujours anonyme quant à la personne visée — par crainte des gifles.

Si M. Michel Georges-Michel était plus intelligent, s'il avait plus de talent, plus d'audace, s'il était moins lâche, ce serait peut-être un squalo dangereux; tel qu'il est, c'est un tout petit requin « avec de fausses dents », une pauvre petite roussette de rien du tout, qui a peur des sardines (4).

L'autre jour, quand je l'ai attrapé publiquement, ce vieux putois n'a même pas pipé; il regardait autour de lui d'un air inquiet pour voir d'où viendraient les gifles; puis il a pris congé en me disant avec une platitude innommable: « Eh bien, Hiver, mon cher Hiver, vous ne dites pas au revoir? » Mais il a filé tout de suite, ayant sans doute lu dans mon regard l'annonce d'une imminente rencontre entre un de mes pieds et ses flasques fesses.

1 On se demande comment cet édredon à pattes a pu se faire en certains milieux une réputation de dandy.

2 Avec quel mépris ce pauvre doré de Michel-Georges Michel parle de ces artistes qui n'ont même pas de quoi se payer un café crème — leurs plus grandiloquentes théories artistiques lui semblent des « raisonnements de fin de mois ». M. Michel-Georges Michel qualifie lui-même ce mot de « terrible » (p. 217).

3 Il y a pourtant dans tout ce fatras certaines notations qui

semblent vraiment ainsi que M. Michel-Georges Michel le certifie dans sa préface, tirées de la vie et de l'observation directe. Ainsi p. 173 : c'est de la M... dit Kisling et passim et p. 174 : M... dit Kisling en polonais.

Il semble bien d'après ces textes que M. Kisling soit un de ces rares mortels qui ont le privilège de pouvoir dire M..... en presque toutes les langues.

J'ai écrit que M. Kisling abusait de ce privilège — et voilà l'affaire qui nous amènera bientôt devant le tribunal.

Ce cobaye à venin se croit un échotier redoutable dans l'article qui me vise sans me nommer et qui voudrait bien être très rosse; il m'appelle « collégien (3), Cocteau de province » (eh! eh! c'est toujours ça), « qui imprime à ses frais » (pas du tout, vieille noix, on boucle très bien le budget, et je vous annonce, si ça peut vous faire plaisir, que nous avons d'ores et déjà 25 numéros dans le ventre) « qui imprime à ses frais », dit-il, *une revue dont l'importance ne dépasse pas le ruisseau de la rue* (ah dame! on n'est pas le Cri de Paris ou la Revue des Deux Mondes) *...et que sans jamais avoir écrit un livre ou une brochure, vous juge tout l'univers avec un ton qui le ferait prendre au sérieux même par un sergent de ville.* » (Je m'enorgueillis de ne pas avoir écrit les romans de M. Michel Georges-Michel, et là, tout franchement, sans vanité, j'estime qu'une page de ma prose peut-être médiocre, vaut largement, et d'une façon absolue, toutes les élucubrations de l'auteur des « Montparnos »).

Certainement, après avoir pondu son écho, ce pauvre vieux Michel a dû s'imaginer que j'allais être horriblement vexé, furieux, et il préparait déjà ses fesses, content néanmoins de m'avoir touché.

Eh bien, non, je ne suis pas vexé, je ne suis pas furieux, je ne suis pas touché, — que MICHEL GEORGES MICHEL se rassure; je ne lui donnerai pas encore cette fois les claques que mérite son impudente sottise.

A ce propos... Son livre débute par le récit épique de la juste correction qu'il reçut jadis des mains de KISSLING et de CENDRARS. (J'avoue que KISSLING a fait une bonne action ce jour-là) pour avoir publié, selon son habitude, quelques insinuations absurdes envers la femme de Modi, je crois.

Eh bien, vraiment, en dehors de M. MICHEL GEORGES-MICHEL, je ne connais pas d'autre homme assez plat pour s'instituer l'HOMÈRE DES CORRECTIONS QU'IL REÇOIT.

Qu'il se rassure en ce qui me concerne.

En matière de critique, quand on ne se gêne pas de frapper, il faut savoir également encaisser, mais les coups Michel G.-Michel, on les esquive avec la tête, ça passe à 1 centimètre au-dessus, et puis vraiment ça n'est pas dur.

J'avoue d'ailleurs qu'il me fait pitié, ce pauvre petit chacal de presse, déjà vieilli; je me suis dit parfois en le regardant, que pour rien au monde je ne voudrais mener son existence d'ilote, sa vie dont, par instants, l'inanité, le bas cabotinage, la solitude morale et la foncière détresse doivent lui remonter amèrement au cœur, si à l'âge tragique où il parvient, il lui arrive d'avoir parfois quelques moments de conscience et de lucidité.

Marcel HIVER

Il y a huit jours, avant toutes ces histoires, M. Michel avait fait passer un petit écho aimable pour le Cap, dans Candide et dans le Cri de Paris! Je ne l'avais d'ailleurs pas remercié, tellement c'était bête.

En outre, cet imbécile m'avait fait parvenir sa photographie, avec une lettre ainsi conçue : « Mon cher Hiver, je vous envoie mon portrait pour que vous l'insériez dans votre Revue, je vous envoie aussi les bonnes feuilles des Montparnos pour que vous en donniez un extrait. »

Je ne lui ai même pas répondu, alors il s'est vengé TERRIBLEMENT! avec une méchanceté de cobaye!...

M. H.

Et quel style. Au hasard :

« Le soleil jouait dans ciel bleu avec de petits nuages blancs (p. 113) ».

« Tout le ciel palpita comme un sein rose, blessé (p. 165) ».

« Quand elle s'éveilla, le clair soleil brillait aux vitres », tout est de cette force là!

Parfois ça devient cocasse.

Modrulleau arrive chez la Princesse, à laquelle il fait l'amour. La Princesse est enceinte.

« Il ne se doutait pas », écrit M. Michel-Georges Michel « qu'elle était en gestation » (p. 199). Charmant! Mme la Princesse est en gestation! ».

En outre pour pousser la vente du livre, Michel y a mis des passages qu'il a voulu faire très cochons.

Il y a là des scènes de volupété qui valent vraiment l'os.

« Il regarda, de la gorge qui se gonflait, au ventre blond un peu fauve, et dont les muscles se contractaient au centre du beau vase doré que faisaient les hanches et les cuisses.

Et quand il se fut dévêtu, lui aussi, noir, élancé, musclé et prêt, il entra dans cette chair.

Et tous les muscles d'elle se détendirent, et tous ses parfums

s'exhalèrent, et les modulations de sa voix se plainquirent et jouirent (Ah! tais-toi!), tout le corps eut de nouveau ce souple balancement, qui pour lui, — ou pour elle, pour eux — s'approfondit sans réserve et ne s'arrêta que lorsque Modrulleau prononça ces mots qu'elle ne saisit pas :

— Je te baptise et communie en toi... Je te donne le baptême...

— Reste..., dit-elle, sa fine main plongée dans la lourde chevelure du peintre. Et se faisant une toute petite tendresse de chair repliée presque dans le ventre de l'amant, elle s'endormit, en respirant toute sa chair, toute sa toison. » (p. 199-200.)

Plus loin, p. 209-210 :

« Il découvrait chaque fois une beauté nouvelle dans la princesse aux lignes ondoyantes... Alors comme elle était femme, elle se penchait (! ?). Sa bouche parcourait tout le corps de son amant... et son âme souffrait de suivre sa bouche qui hale-tante allait, allait....

Elle finissait par masquer ce qu'elle faisait dans sa chevelure, comme si son double avait pu la regarder et avoir honte de ce qu'elle faisait... elle osait davantage... sa joue, ses yeux ouverts, ses lèvres plus qu'humides, allaient, allaient... »

Hein! qu'est-ce que vous dites de ça? Michel empoigne son public au bon endroit.

Astucieux cochon, va!

M. H.

LA PUBLICITÉ DU CAP EST FRAPPANTE, EFFICACE,
PEU COUTEUSE

▲ *chez* **Boris** ▲
129 Boulevard du Montparnasse 129
vous dégusterez, en paix et à l'aise
une cuisine raffinée, et de bons vins,
• à des prix tout à fait raisonnables •
service à la carte ~~~~~ repas sur commande

R.C. Seine 189.274.

restaurant-crèmerie
de Cours blanc
1 rue Delambre 1
~~~~~ plat du jour ~~~~~  
desserts variés - laitages

**LE RESTAURANT.**  
**JOUVEN**  
124 B<sup>d</sup> du MONTPARNASSE  
**CUISINE SOIGNÉE**  
**PRIX MODÉRÉS**

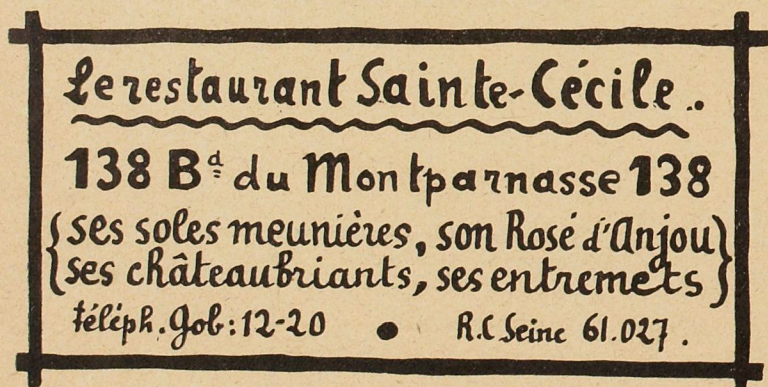
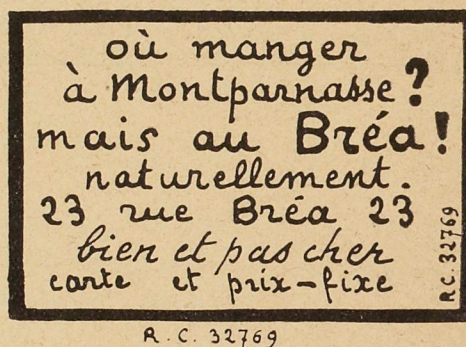
le restaurant  
R.C. Seine. **Baty** .111.980.  
"à l'ancienne Chaumière,"  
112 B<sup>d</sup> Montparnasse  
sa cuisine soignée  
ses vins recommandés

place Denfert-Rochereau  
**Buffalo**  
ses concerts, ses repas, ses soupers, ses caves  
téléph: Segur 19.70. R.C. Seine 225.588. ☉

Si vous êtes nerveux, inquiets, si vous vous sentez déprimés,  
si vous avez des malaises, des maux de tête, des insomnies,  
c'est parce que vous mangez trop de viande  
allez faire une cure au restaurant Végétarien Natura Vigor  
- 13 et 15 rue N. Dame des Champs - Paris -



LA PUBLICITÉ DU CAP EST CONÇUE ET DISPOSÉE  
DE FAÇON QU'IL Y AIT VRAIMENT RÉCIPROCITÉ  
DE SERVICES ENTRE LES COMMERÇANTS ET NOUS





## CHRONIQUE DES TRIBUNAUX

**M. KISLING**, artiste peintre vient de nous assigner, par l'intermédiaire de Maître **LACOUR**, huissier, en dommages-intérêts pour la somme de 10.000 francs (pestel) à la suite d'une note le concernant, parue sous ma signature, dans le n° 1 du *Cap*. **M. KISLING** juge cette note injurieuse et même, paraît-il, diffamatoire à son égard. Voici la plaisante littérature que nous envoie M<sup>o</sup> Lacour.

L'An mil neuf cent vingt-quatre, le treize Mai,

A la requête de Monsieur Moïse KISLING, artiste-peintre, demeurant à PARIS, 3, rue Joseph-Barat.

pour lequel domicile est élu en sa demeure, j'ai

J'ai, **Fernand LACOUR**, huissier près le Tribunal Civil de la Seine demeurant à Paris, 12, Rue de la Chaussée-d'Antin, soussigné  
soussigné donne assignation

à Monsieur Marcel HIVER, Directeur-Gérant du Bulletin Mensuel d'Art et de Littérature, demeurant à Paris, 64, rue Dareau (14<sup>e</sup>), en son domicile ou étant et parlant à une personne à son service ainsi à comparaître en personne le 9 juin 1924, à midi, à l'Audience du Tribunal de Première Instance du Département de la Seine, 12<sup>e</sup> Chambre, jugeant en Police Correctionnelle, siégeant au Palais de Justice à Paris.

Pour

Attendu que le *Bulletin Mensuel d'Art et de Littérature*, dans son numéro d'Avril mil neuf cent vingt quatre, rendant compte de diverses exploitations, a publié un article concernant l'exposition des œuvres de Kisling chez Paul Guillaume, 50, rue de la Boétie, à Paris, commençant par ces mots :

" Un acide ragoût pictural " et finissant par ces mots : "...allons revoir les Picasso — ils en valent la peine ".

Attendu que cet article contient différents passages dans lesquels le requérant se trouve violemment diffamé.

Attendu que le requérant relève notamment les deux passages suivants :

" 1<sup>o</sup> Il ne suffit pas pour avoir droit à ce beau titre d'étonner MONT-PARNASSE par un accoutrement de plombier toréador et par un langage qu'on jugerait malséant dans un bordel Toulonnais. "

" 2<sup>o</sup> Et quelle invigoration ô Kisling, pourrait trouver dans vos cuisines picturales notre sensibilité déjà offusquée par les propos d'égout qui refluent de votre bouche ordurière. "

Attendu que ces passages ne sont plus la critique sévère ou même excessive des peintures du requérant soumises à l'appréciation du critique Marcel Hiver, mais reflètent en s'attaquant à la vie privée du requérant l'intention de lui nuire.

Attendu que ces faits constituent le délit d'injures et diffamation prévu et puni par les articles 29, 32, 33, 42 et 43 de la loi du vingt-neuf juillet 1881 sur la Presse.

Attendu que mon requérant qui exerce la profession d'artiste-peintre et n'a pour toutes ressources que les produits de la vente de ses tableaux a subi, de ce fait, le plus grave préjudice et qu'il ne saurait évaluer à moins de DIX MILLE FRANCS.

PAR CES MOTIFS.

S'entendre le susnommé sur les réquisitions du Ministère Public dont l'intervention est requise condamner aux peines prévues par les articles 29, 32, 33, 42 et 43 de la loi du vingt-neuf juillet 1881 et pour le préjudice causé s'entendre le susnommé condamner même par contrainte par corps à payer au requérant la somme de dix mille francs à titre de dommages-intérêts, et à titre de supplément de dommages-intérêts voir ordonner l'insertion du jugement à intervenir dans vingt numéros du *Bulletin Mensuel d'Art et de Littérature* " C. A. P " et ce aux frais du susnommé.

S'entendre en outre, le susnommé condamné à tous les dépens.

Voir fixer au maximum la durée de la contrainte par corps s'il y a lieu de l'exercer

Sous toutes réserves

Et je lui ai étant et parlant comme dessus laissé la copie présente

Coût : Seize francs 755

Timbre copie ; deux feuilles à deux francs 40, total quatre fr. 80 cent.

Sous enveloppe fermée ne portant conformément à la loi d'autre indication d'un côté que les nom et demeure de la partie, et de l'autre que le cachet de mon étude apposé sur la fermeture du pli.

Nos lecteurs goûteront cette prose érudite, et légèrement archaïsante d'un auteur à qui je ne puis reprocher qu'un goût exagéré pour les citations.

L'affaire se poursuivra sur le terrain où il a plu à M. Kisling de transporter la discussion. M. Kisling s' imagine que je suis riche, et voudrait bien me faire « cracher ». Il se fait des illusions, aussi bien dans ce qu'il croit que dans ce qu'il espère. Comme il ne vend guère sa peinture, malgré P. Guillaume, et tout le battage, de bons petits dommages-intérêts seraient les bienvenus!

Nous verrons. Il y a des juges intelligents à Paris.

Ce que j'ai écrit sur M. Kisling ne constitue nullement une diffamation et mon avocat saura le prouver au tribunal. J'ai écrit: 1<sup>o</sup> que M. Kisling était une espèce de cuisinier pictural sans aucune originalité. C'est une opinion que j'ai le droit d'exprimer. M. Kisling est libre de faire comparaître à la barre M. SALMON, son ami personnel qui, d'ailleurs, le conseille en cette affaire pour certifier qu'ils sont, l'un un grand artiste et l'autre un grand critique.

M. KISLING peut également faire citer ses copains LIPSCHITZ, MARCOUSSIS et Cie, et toute l'odieuse petite bande de bluffeurs et de trafiquants de l'art qui empoisonnent les jeunes milieux artistiques, et qui, la plupart, sont nés pour vendre des tapis, non pour sculpter ou peindre.

Profitant de la mollesse d'une critique qu'ils ont absolument réussi à chloroformer, de cette critique absurdement gazouillante, dont M. SALMON est le chorège, déjà officiel, ces messieurs ont entrepris avec la complicité de marchands intéressés dans l'affaire, de mettre en boîte le public français qu'ils croient plongé dans une obnubilation définitive.

Il faut lire à ce sujet, le bel article indigné de M. CAMILLE MAUCLAIR sur « l'anarchie des peintres », récemment paru dans PARIS-SOIR. « Après dix ans de fureurs stériles, le bolchevisme pictural retombe épuisé sur lui-même... dans la carence de la critique et d'un enseignement officiel absolument nul, le marchand de tableaux a établi son empire... etc. ». Mais c'est encore faire trop d'honneur à ces rusés bestiaux de la palette et du maillet que de les comparer, même de loin, aux sanglants athlètes de la Révolution russe.

Notre petite Revue qui n'en est qu'à son premier numéro inquiète et gêne bien des gens, parce que nous faisons la guerre pour de vrai, et que nous tirons de vrais obus, qui tombent juste sur des buts précis. Ils voudraient nous « avoir » — C'est nous qui les aurons — on n'a pas idée combien un seul exemple peut être contagieux; et sans gueuler, sans fracas, il suffit de parler juste pour être entendu distinctement et au loin, en dépit des cent mille trompettes de la Bêtise. Nous durerons, nous serons écoutés, suivis, imités, et l'on balayera toute cette pourriture issue d'Apollinaire.



Revenons à M. KISLING, après avoir écrit de la peinture ce que j'en pense, j'ai déclaré que j'étais dégoûté par les propos orduriers dont sa bouche est fertile.

Vous me direz : COURBET était fort grossier, VERLAINE aussi parfois, — peut-être mais ils avaient du génie ou du moins un grand talent. Il n'y a aucune raison pour supporter de KISLING ce qu'on passerait aisément à Courbet ou à Verlaine. M. Kisling souille de ses propos ceux qui l'entourent et ne les gratifie d'aucun chef-d'œuvre.

Dans un de ses derniers articles des NOUVELLES LITTÉRAIRES ou, cette fois, la clairvoyance cède nettement le pas à la cama raderie, M. FLORENT FELS écrit :

« J'AIME LA TRUCULENCE DE KISLING, SES ENTRÉES SENSATIONNELLES DANS LES LIEUX DE PLAISIR... »

Il ne s'agit pas de la peinture de Kisling ici, mais de ses manières. — Il me semble. —

Eh bien si FELS les aime, moi je ne les aime pas, voilà tout !

Si dans quelque mesure que ce soit, M. KISLING obtenait gain de cause, mon avocat transporterait en appel

ce procès ridicule, et je plaiderais alors moi-même, avec documents, sur un terrain plus large.

Maintenant, je tiens à déclarer, avant l'ouverture de tout débat judiciaire, que je n'ai pas eu, un seul instant l'intention de causer à M. KISLING un préjudice dans sa réputation d'honnêteté morale pas plus que dans l'exercice de son art, ou pour m'exprimer plus justement, de son commerce.

C'est à lui qu'incomberait la preuve de ce préjudice certainement inexistant. Je me suis borné à exprimer ma répulsion pour les manières de M. KISLING, qui sont publiées pour ses déguisements, pour les ordures qu'il préfère. Aussi bien que sa peinture, tout cela fait partie de la même esthétique.

Cependant pour adoucir autant que possible la blessure d'amour-propre que j'ai infligée à M. KISLING, je consens volontiers à porter à la connaissance des foules l'avis suivant qui sera inséré dans chaque numéro du Cap avec les variantes nécessaires.

## AVIS

Lorsque vous entendrez dire :

« KISSLING EST UN CUISINIER PICTURAL sans IMAGINATION qui ESSAIE de se FABRIQUER UNE PERSONNALITE PAR UN SYSTEME DE PLACIATS CONTRADICTOIRES. »

N'en croyez rien,

KISLING EST UN COLOSSE DE LA PALETTE, C'EST LE PREMIER

(que dis-je !)

C'EST LE SEUL PEINTRE DES TEMPS MODERNES

Toute la peinture de notre époque est tributaire de son

GENIE CREATEUR

L'ORIGINALITE DE KISLING EST TRANSCENDANTE, FORMIDABLE

Pourquoi vous acheter un Cézanne, un Rousseau, un Modigliani, un Derain ? un Vlaminck ?

ACHETEZ UN KISLING

C'est beaucoup moins cher

Et vous aurez l'illusion d'avoir tous ces maîtres sur une seule toile.

JE ME SUIS CRAVEMENT TROMPE

EN AFFIRMANT QUE LA COULEUR EMPLOYEE PAR M. KISLING ETAIT ACIDE

Elle est franchement ALCALINE, douce, appétissante;

on dirait tantôt de la mayonnaise bien liée

tantôt de la confiture de groseille sur un gâteau bien cuit !

2°

Quand vous entendrez dire

KISLING EST UN GROSSIER PERSONNAGE

N'en croyez rien,

EN DEPIT DES APPARENCES

M. KISLING EST UN GENTLEMAN PARFAIT

Son âme, ses mœurs, son langage,

sont d'une distinction et d'une délicatesse raffinées

en un mot

C'EST UN ETRE EXQUIS

De sa bouche ne s'échappent que des paroles ailées, suaves,

AUX HOMMES

il ne tient que des discours élevés et sentencieux,  
et des propos toujours enjoués et galants

AUX FEMMES

qu'il se plaît à embellir d'un pinceau génial !

Marcel HIVER





Bois original de KOYANAGUI

## NOTES

## I

On a pu lire dans PARIS-JOURNAL (vendredi 28 mars), un référendum où sont exposées les opinions des amis personnels de M. KISLING sur sa peinture et sa personnalité.

Puisque M. KISLING consent qu'on imprime et fait lui-même imprimer des opinions flatteuses sur sa personne, il doit accepter, s'il est beau joueur, qu'on élève une voix opposée.

Mais il doit se sentir picturalement bien coupable pour appeler ainsi à la barre de l'opinion tant de témoins à décharge.

Dans ce referendum où différentes personnes ont été sollicitées de répondre à la question que pensez-vous de KISLING? La femme de l'artiste Mme RENÉE JAN a fait cette réponse : « ÇA DÉPEND DES JOURS... ET DES NUITS ».

C'est d'un goût exquis, n'est-ce pas?

On lit, en outre, la réponse de M. MICHEL-GEORGES MICHEL. (Kisling et Michel — c'est au fond le même monde, la même espèce d'hommes, la même mentalité).

On trouve plus loin les attestations de M. SALMON, de M. GRUNEWALD, de M. LIPSCCHITZ et toute la bande. (C'est à ces témoignages de copains envers les copains qu'est aujourd'hui tombée la critique.)

Tel un Molièresque apothicaire penché sur un vase, M. FLORENT FELS a répondu gravement : « LA MATIÈRE EST LOUABLE D. Il faut comprendre le sens ésotérique et l'arôme de cette déclaration. Les réponses de M. SALMON et de M. RAYNAL voisinent avec l'opinion de la concierge de M. KISLING qui se borne à déclarer : « IL ME FAIT... SUER. » Mme AICHA, son modèle nous déclare. » CE QU'IL EST GROSSIER! » C'est du côté des simples que se trouve le bon sens, en cette époque de confusion et de battage.

## II

A propos de M. SALMON, je sais parfaitement qu'il nous déteste et qu'il cherche à nuire par des démarches précises à cette petite Revue, où nous nous sommes permis de lui dire quelques vérités.

Eh bien, nous lui en dirons encore.

J'estime que tout le gâchis actuel provient d'APOLLINAIRE, de SALMON et quelques autres.

SALMON dans sa critique, a fait un système (ou mieux, une tactique) de cette boutade d'APOLLINAIRE devant une vague toile : APRÈS TOUT, ON NE SAIT PAS, C'EST PEUT-ÊTRE MIEUX QUE CÉZANNE.

On ausculte dans cette simple phrase, toute la maladie de l'époque.

Je n'ai point de haine envers M. SALMON et c'est plutôt de la sympathie que je ressentirais pour lui, si l'on n'avait égard qu'à la présence physique et aux manières.

Je reconnais que Salmon est supérieur à tous ces imbéciles de peintres qui l'entourent (excepté Pascin, qui a du talent et deux ou trois autres), à tous ces barbouilleurs qui le flattent à cause des relations qu'il a dans la presse. Je sais qu'il y a chez SALMON un don précieux de fantasque rêverie, mais il nous offre le spectacle d'un vrai poète détruit par le journalisme, par cette camaraderie de salle de rédaction qui émousse tous les reliefs et vient à bout du plus fier tempérament.

L'IMPRIMERIE DU

CAP

se charge de tous travaux  
d'impression

TRAVAIL PARFAIT ET JUSTE PRIX



Je trouve que le grand tort de M. SALMON est de trans porter dans la critique ce détachement papillonnant, qui donne parfois du charme à ses chroniques et à ses poèmes.

M. SALMON répondra : OH, MOI, JE SUIS UN DILETTANTE JE NE JUGE PAS. »

Il n'a pas l'air de se figurer que la CRITIQUE EST UNE FONCTION (autrefois les vieilles barbes proféraient : la critique c'est un ministère, un sacerdoce! et c'était bien ampoulé) — disons avec simplicité : la critique est une fonction.

J'estime que SALMON y manque absolument. Nous reviendrons sur sa théorie de « L'ART VIVANT » sur ses « PROPOS D'ATELIERS », extraordinaire verroterie de pensée et de style.

Toute la lâcheté intellectuelle de notre époque, est là. Toute tentative de retour à la santé doit aboutir, à mon sens par un vigoureux refoulement de cette critique qui n'est qu'un gentil gazouillement autour des toiles, mais dont la veulerie nous a valu une épouvantable invasion de non-valeurs et de mercantis qui empoisonnent l'art moderne, et qui retirent le pain de la bouche aux artistes mieux doués, mais moins experts à lécher les genoux fléchissants de la critique.

O cher et tout puissant critique, toi que j'aime, toi que j'admire et que je vénère, toi, dont un seul article, dont une seule ligne pourrait me tirer de la poussière de mon humilité, dis-le, ah dis-le que j'ai du génie, du talent, de la facilité.

Dis-le parce qu'il y a des méchants qui font une cabale contre moi, qui veulent me nuire Je t'en conjure! dis-leur que je suis un grand peintre. En échange je me ferai tapis sous tes pieds, je danserai tout nu devant toi! A mon tour, je proclamerai partout que tu es le seul, le grand, le véritable Critique; je te décorerai du beau nom de « BIENFAITEUR et D'AMI DES ARTISTES ».

— Et puis, nous gagnerons de l'argent, tu verras!

Ah! laisse-toi fléchir, dis-leur que j'ai du talent, beaucoup de talent, dis-le, ah, dis-le pour celui qui te vénère à l'égal d'un dieu, pour celui qui couvre de p'leurs ton image quand tu es absent, dis-le, dis-le, dis-le pour ton KIKI qui t'aime et qui t'adore!

Au point où en sont arrivées les choses, le salut n'est plus que dans la salubre violence.

DADA a voulu nettoyer par le vide, mais l'aspiration de ce vide a fait encore rentrer un tas de saletés dans la cloche pneumatique.

Il faut nettoyer à coups de canon! Il faut tirer à la mélinite dans toute cette canaille.

ARTILLEURS, A VOS PIÈCES!... CORRECTION A GAUCHE...

## BAZELAIRIANA

Je crains, hélas! d'avoir perdu l'inestimable estime de M. BASLER. C'était pourtant un ami, un abonné, et j'ose le dire, un abonné de la première heure! J'avoue que j'avais de la sympathie pour BASLER; et que je le prends encore pour homme d'esprit.

Eh bien, il paraît qu'il raconte partout que je suis un imbécile.

Basler, Basler! « il est probable que nous nous trompons tous les deux! »

Ah! si j'avais voulu, comme j'en fus pressenti, dire du bien de COUBINE, de l'ennuyeux et froid COUBINE, dont M. BASLER possède des stocks (hélas!) importants. Mais voilà je ne me sens pas capable de dire du bien de COUBINE et tout vient de là.

Je crois, pour parler franc, que M. BASLER est un homme très intelligent, mais qu'il n'a pas le monopole de comprendre la « peinture ». S'il me poussait à bout je finirais par lui déclarer qu'il connaît « la peinture » comme un maquignon connaît « le cheval » et que le fait d'avoir tripoté beaucoup de toiles et d'en avoir vendu quelques-unes, ne donne pas nécessairement des lumières sur la valeur des peintures envisagées non comme marchandise, mais comme poème et comme création.

Je finirais par lui dire (sans doute avec quelque injustice) qu'il est peut-être bon juge du prix mais non de la qualité.

Mais si je lui disais cela je dépasserais ma pensée. BASLER, un marchand de tableaux! allons donc! M. Basler est un gentilhomme, un amateur qui consent parfois, en faveur de ses amis, à se dessaisir de quelques toiles en échange de quelque argent.

M. BASLER, l'autre soir, m'a bien enguirlandé au DÔME. Je suis resté froid. Je ne réponds qu'aux coups. Je connais le goût de Basler pour les rixes, bien qu'il y prenne généralement la pipe. Je lui conseille, en tous cas, de ne pas me placer en état de légitime défense : il lui en cuirait.

M. Basler était d'ailleurs un peu gris ce soir-là.

Hélas! le vermouth-cassis vient à bout des plus belles intelligences.

M. GRUNEWALD m'a adressé de vifs reproches pour avoir parlé de son automobile.

Je n'aime pas la peinture de GRUNEWALD c'est mon droit; je trouve que c'est du SIMILI-MATISSE pour exportation dans les pays scandinaves. Quant à parler de l'automobile de M. GRUNEWALD je ne pense pas que cela constitue un attentat à sa vie privée (privée de rien, d'ailleurs).

Il n'y a rien de si « public » que cette machine qu'on peut voir presque tous les jours amarrée devant la Rotonde.

## LES BELLES PHRASES

« UN TABLEAU EST UNE SURFACE PLANE RECOUVERTE DE COULEURS » (Maurice Denis). Dix ans de pataphysique aboutissent à ce truisme idiot, que M. WALDEMAR GEORGES cite avec une gravité désopilante. (Préface au Catalogue de l'Exposition Choubine.)



LE JOCKEY

LE JOCKEY

LE JOCKEY

dinner with music

JAZZ

Hawaian entertainers

146, Boulevard Montparnasse  
PARIS



les  
artistes  
les écrivains  
se retrouvent  
à la

Closerie des Lilas

171 B<sup>d</sup> du Montparnasse

l'établissement le plus ancien

et le plus réputé du quartier

son orchestre • son restaurant • ses vins

téléphone: Fleurus 07-44 . R. e Seine 251-949



**DES ATELIERS!**

d'artiste

**DES ATELIERS !!**

d'artiste

**DES ATELIERS !!!**

d'artiste

A VENDRE

ET

A LOUER

pour Janvier prochain

avec tout le confort moderne :

Salle de bains - Ascenseur - Chauffage central

S'ADRESSER A

M. Baclard, 4, rue d'Orléans, Paris (15°)

*COMMERÇANTS !! faites votre Publicité  
par le - CAP -*



## CORRESPONDANCE

### Une lettre d'André SUARÈS

Nous avons reçu de M. ANDRÉ SUARÈS, qui nous promet sa collaboration, une longue lettre dont je me permets de détacher quelques passages, au sujet de l'effort que nous avions entrepris dans MONT-PARNASSE et que nous continuons dans le CAP.

« VOUS TOUCHEZ SI JUSTE QUE VOUS N'AVEZ PAS BESOIN D'ÊTRE BRUTAL... VOUS AVEZ SAISI LE TRAVERS LE PLUS HIDEUX DE CETTE ÉPOQUE, LA CONFUSION DE TOUTES LES VALEURS... VOTRE CRITIQUE D'ART EST LA SEULE PEUT-ÊTRE, QUI SÉPARE ET QUI DISTINGUE... »

— Nous n'éprouvons aucune vanité, mais du réconfort à recevoir ces éloges, trop bienveillants peut-être, de l'écrivain racé, dugrand artiste des BELLES LETTRES qu'est ANDRÉ SUARÈS.

### Une lettre de Jean BERNIER

Paris, le 1<sup>er</sup> mai 1924

« Mon cher Hiver,

« J'ai été fort étonné en lisant le premier numéro du C.A.P. de voir que vous aviez publié mon petit article sur « Bateau ivre » en supprimant un paragraphe où, à l'occasion de Jean Cocteau et de Paul Claudel, je sacrifiais à mon goût pour la polémique. Ces quelques lignes n'étaient pas certes de grande importance, surtout en ce qui concerne Cocteau. Je tiens pourtant à ce qu'elles paraissent, ne serait-ce qu'en raison de la tentative faite par Claudel de monopoliser au profit d'un catholicisme très orthodoxe l'auteur de la *Saison en Enfer*.

« Mais ce qui m'incite par dessus tout à rétablir mon texte dans son intégralité, c'est que j'exprimais dans le paragraphe échoppé par vous, je veux croire pour des nécessités de mise en page, une idée qui m'est chère depuis longtemps, et qui m'impose de rapprocher le problème de Rimbaud du problème de Pascal, avec ceci de plus terrible encore, que pour Rimbaud, la foi n'était plus possible étant donné les conditions du monde moderne, de ce fameux modernisme dont notre jeune littérature a, comme on dit, plein la bouche, et que Rimbaud analyse et dénonça d'une façon qui épuise tout.

« La Prière de Pascal », la fuite un peu partout en Europe puis au Harrar et cette espèce de « foi du charbonnier » que Rimbaud tenta désespérément de trouver dans l'« action », tels sont à mon avis, les termes finaux de ce rapprochement que je m'étais borné à énoncer pour le C.A.P.

« Je me félicite maintenant de la mésaventure survenue à mon article puisqu'elle me permet de vous donner ces précisions qui n'y avaient pas trouvé place.

« Croyez mon cher Hiver, à mes sentiments amicaux.

« Jean BERNIER. »

« Voici le texte intégral du passage que nous avons omis d'insérer dans l'article de M. Jean Bernier sur Rimbaud, paru dans notre numéro 1. »

— Rimbaud, ah! oui, le Bateau ivre.

Ou bien :

— Bateau ivre, le plus extraordinaire poème marin et Rimbaud qui l'écrit sans avoir vu la mer. Comemnt, après cela, douter de son génie!

Tout compte fait certes, je préfère encore à cette badauderie de pion la naïve rouerie du petit Cocteau qui ayant repéré le mot ange dans l'œuvre de Rimbaud, s'en est tenu là, et répète ange, à satiété, esbrouffant ainsi quelques jeunes gens pas très malins mais bien gentils et follement sensibles à tout ce que « le leader de la jeune littérature française » (comme disent les Nouvelles littéraires) met d'équivoque pureté dans cette antienne.

A plus forte raison et quoique elle me soit odieuse, la grosse audace d'un Paul Claudel recrutant tranquillement pour son néo-catholicisme d'ambassadeur (au Brésil, paraît-il, son Excellence suivit d'un peu trop près certaines affaires de café) le poète torturé, brûlant de la Saison en Enfer, me semble plus intéressante. Si bornée, si partisane qu'elle soit, elle va plus loin.

Ce n'est pas toutefois dans les limites de cette note qu'il convient d'aborder le problème de Rimbaud : le drame moderne qui se ramassa deux fois en trois siècles dans la personne de Pascal puis dans celle du petit sauvage de Charleville.

Excuses et salut amical à Bernier.

### Une lettre d'IVAN GOLL

A propos d'un article sur Chagall, paru sous ma signature dans la « Revue Montparnasse ».

Marcel Hiver, vous avez, dans une de vos « Réflexions » de « Montparnasse », fait le coup de l'individu, qui attend un inconnu au coin de la rue et lui administre une volée, parce qu'il a le chapeau de travers. Simple passant, je vous ai demandé après, ce que cela signifiait, et vous m'avez répondu : « Ce type est un faux génie! ».

Chagall, à ce moment, débarquait à la Gare de l'Est, et vous lui reprochiez de venir de Russie via l'Allemagne, en l'accusant des tares qui accablent ce dernier pays, où, en vérité, règne « une affreuse hystérie, qui résulte des chagrins de la guerre et de la défaite, de la dépression et de la dévalorisation ».

Pardon : vous avez entendu parler de Chagall à Berlin? Il s'y est arrêté quelques mois, comme tous les Russes, qui la traversent, comme Gorki, comme Stanislavski et Toivroff, que vous ne trouvez pas malades, je suppose? Chagall vient de Moscou, où l'on n'est pas hystérique du tout, où l'on cultive un art vigoureux, où il y a des volontés artistiques incomparables à tout ce qui se fait dans le reste de l'Europe. Car là-bas, on a la foi dans l'avenir! Et, au surplus, Chagall ne vient même pas de Moscou, mais de Vitebsk, du fond de la plus naïve Russie, du village natal, où pendant toute la guerre et la révolution, il a vécu avec la terre et le ciel, avec les vaches, avec les vieux juifs, avec son grand-père et sa fiancée!

Chagall est un demi-ange, qui ne voit certes pas les relations positivistes et géométriques entre les choses, mais par contre des relations entre les choses et Dieu. Vous me demandez, ce que Dieu vient faire dans cette galère? Je ne vous répondrai que ceci : Vous n'admettez que l'école française de l'art, où tout est forme, pondération, sagesse, perfection, pureté, dont les sommets sont Racine, Ingres, Flaubert, Cézanne. J'aime cette formule! Mais souffrez aussi l'existence d'un art russe, où tout est problématique, chaotique et arctique, noir comme le crime, blanc comme la Sibérie, strié d'éclairs et d'étoiles divines, où les tempêtes sont si fortes qu'elles détachent les anges de leur ciel, qui, alors, tombent parmi les hommes. Admettez, je vous conjure, l'existence des anges avec la même force, que vous admettez l'éternelle et ennuyeuse « nature morte ». En art, vous ne prouverez pas plus l'un que l'autre. Car l'art, en soi, ne doit rien prouver, mais agir, émouvoir! Léger, avec ses disques rouges et ses explosions de bleu, veut agir, agiter les rues, émouvoir les foules! Léger a le sens de l'art, mais il échappe aux formules habituelles.

Mais un Russe! L'esprit russe et l'esprit latin n'ont aucun point de contact. Ils doivent même craindre un mariage quelconque : ces derniers temps, quelques écrivains, comme Georges Duhamel et Francis Carco, ont voulu écrire « à la russe » : ils



n'ont fait que du faux, Dostojevski, du faux Tchekhov et se sont bien brûlés les doigts.

Chagall est juif et russe. Vous ne l'aimez pas : admis ! Mais faut-il pour cela nier le droit à l'existence de faire de l'art ? Il aurait fait de bonnes affaires à Berlin ?

Voilà en quoi elles consistent : en 1914, il envoya 200 tableaux à la galerie des « Strum » pour une exposition. La guerre survint. En 1922, Chagall s'inquiétant de ses œuvres, apprend qu'elles sont toutes vendues ! Et que lui offre-t-on en guise de paiement ? 30.000 marks, lorsque le franc valait 1.000 marks ! Ces 200 tableaux contenaient la fleur de son génie, les plus belles pièces de sa carrière, ils ont fait sa gloire en Europe et en Amérique, et il n'en a jamais recueilli un sou !

En outre, Chagall avait laissé dans son atelier de Paris une centaine de toiles et de dessins, pensant revenir trois mois plus tard — en rentrant, l'atelier est vide, tout a disparu.

Quelques toiles d'après-guerre ont été acquises par les soviets, pour les musées nationaux, à des prix dérisoires.

Et voici Chagall, après 14 ans de travail, revenant à Paris, aussi pauvre que jadis : voici « le bon commerçant, le bon père de famille », que vous insultez, international Hiver ?

IVANGOLL.

Nous répondons à cette réponse :

*Mon cher IVANGOLL, vous ne m'avez pas bien compris.*

*Je ne reproche pas à CHAGALL d'être Russe; et j'aurais encore plus mauvaise grâce à lui faire grief d'être Juif.*

Mais j'estime que dans la plus grande partie de son œuvre CHAGALL est un cabotin qui simule le génie, ou du moins qui du génie simule le désordre extérieur. C'est pourtant un peintre assez calé: son portrait de femme aux gants noirs, son « Juif en prières », les deux meilleures choses que je connaisse de lui, sont de bons morceaux. — Mais voilà tout.

Mais ce qui a fait sa réputation de « génie » ce sont ces toiles absurdes où il feint le simplet, où l'on voit voler à travers les airs des têtes coupées ou des personnages d'une roideur de ciment armé.

*C'est du faux naïf, — et Chagall est un vieux malin. Quant à ces tempêtes qui font tomber les étoiles du ciel, permettez-moi, mon cher Goll de sourire un peu de cette météorologie fracassante. Je vous avouerai que je ne sens pas d'une façon particulière la collaboration du bon Dieu dans les toiles de M. Chagall.*

Mais je m'attends parfaitement à ce que ce peintre nous produise un jour une attestation de l'Etre Suprême en personne se déclarant présent dans les élucubrations de Chagall à un plus haut degré que partout ailleurs.

Ce Très Haut témoignage sera certes plus relevé que tous ceux qui nous sont fournis, par exemple, par M. KISLING qui, pour nous fortifier dans la croyance qu'il a vraiment du talent, ne nous apporte que les attestations de sa concierge, de Mlle Kiki, son charmant modèle, de M. SALMON, de M. FELS et de M. RAYNAL, et d'autres copains.

*Vous me dites d'un ton pathétique : « JE VOUS ADJURE, MARCEL HIVER, de croire à L'EXISTENCE DES ANGES! ». Mais j'y crois, mon cher, j'y crois! Je confesse sans barguigner, que je crois en Dieu, à la vie éternelle, ainsi qu'à la substantielle réalité des esprits et des anges, dont les hiérarchies composent l'univers spirituel.*

*J'avoue que je conserve à cet égard une mentalité que peut être certains jugeront paléolithique. Mais je*

*n'ai jamais rencontré d'anges dans les toiles de CHAGALL.  
J'y vois de baroques personnages qui volent absurdement  
dans l'air — C'est différent!*

*J'aurai d'ailleurs encore l'occasion de m'expliquer sur Chagall.*

En attendant, croyez, mon cher Goll, à mon amitié  
et à mon estime pour votre talent.

**Marcel HIVER**

## LE JAPON JUGE SÉVÈREMENT M. KISLING

Nous avons reçu de M. KAMIMURA OSUKI, l'écrivain japonais bien connu, qui est notre correspondant à Tokio, la lettre suivante, où il émet sur la peinture et la personnalité de M. KISLING des opinions dont on appréciera tout le bien-fondé.

利字の 四十號

資本家より成る電氣の結果は日向の山野は枯、北九州に黄金の波を解の言葉はあるまい、山林にあり板、材木、木、今や山林は殆ど伐り盡、財源としては只水力電氣唯一の財源を奪取せらるんとするか、終には墳墓、惨の境遇に陥るに反し、富の程度は高まり、至るであらう。是れ果し九州の者も日向の者も同

(第

Sévère, mais juste !

En outre, notre correspondant qui est un délicat poète, a composé à cette occasion ce joli HAÏ-KAÏ.

明 子 蠶 野

En voici la traduction approximative :

« Je dormais dans la cour — en dormant, je rêvais que je voyais le peintre KISLING, et qu'il me parlait. — Je me réveille — Ciel! quelle odeur — On a laissé ouverte la porte de l'étable à buffles!

La réputation de M. KISLING s'étend jusqu'aux Antipodes, ainsi que nos lecteurs peuvent le constater.

M. H.



## EXPOSITIONS

*A la Galerie PERCIER, rue de la Boétie, j'ai vu deux belles toiles de Lagar — un peu trop influencées de PICASSO. Attention LAGAR, PICASSO est un maître mortel.*

*PRUNA qui, paraît-il, n'a que 19 ans, est évidemment un virtuose du dessin d'imitation — Mais s'inspirer à ce point d'un modèle, cela s'appelle copier ou plagier — PRUNA fait des faux, PICASSO, pour ceux qui trouvent le vrai trop cher (et ont raison). Il est à craindre que les marchands n'encouragent dans cette voie un artiste dont on ne peut nier l'habileté.*

EXPOSITION DUNOYER DE SEGONZAC. — GALERIE BAR-

BAZANGES.

Il y a de beaux paysages, un peu lourdement empatés, mais d'une vibration tragique. Les nus sont odieux.

Si beau qu'il soit, le paysage n'est qu'un élément du tableau. C'est ce qui ressort de l'œuvre de presque tous les grands maîtres. L'artiste qui n'aboutit qu'à des paysages vides est un artiste incomplet. Le grand art sera toujours d'être capable de construire le poème peint, de faire mouvoir dans la lumière et dans l'espace, au milieu d'un décor de nature choisie et recréé, des corps également transfigurés, choisis, significatifs (et non les viandes inexpressives d'un modèle distrait et fatigué).

Les nus de SEGONZAC sont d'une laideur affreuse, et cette odieuse, cette sale couleur ocre. — J'ai le regret de vous le dire : CACATUM NON EST PICTUM!

... Le trait hésite, revient sur les contours sans en trouver la ligne de force et il y a manifestement impuissance de composition.

SEGONZAC est encore un de ces buffes qui peignent avec leur moelle, avec leurs reins (parfois avec plus bas encore).

Certes, il a de la fougue, mais le cerveau manque tout à fait chez lui — ce n'est pas un grand artiste. On ne fait pas une œuvre d'art avec ses reins, SEGONZAC! On peint, on sculpte avec sa main, laquelle est mue par le cerveau, qui est relié aux reins et à tout le reste, aussi bien aux catacombes de la mémoire qu'aux riches gisements miniers de l'infra-conscience. On parle toujours d'« INSTINCT » à propos de SEGONZAC. Mais l'instinct (« les reins ») n'est que la houille pour ainsi dire de la création esthétique. Il faut avoir une machine cérébrale très perfectionnée pour utiliser le mieux et le plus complètement possible l'énergie, libérée par cette houille, pour transformer la « combustion » en « action ». SEGONZAC ne possède pas cette machine.

Maintenant, voulez-vous un échantillon de l'infirmité contraire? Voyez un tableau de MARCEL ROCHE, c'est propre, ordonné, pensé, composé. C'est cérébral, uniquement cérébral, aucun instinct, aucune vitalité profonde n'affleure dans cette peinture.

MATISSE, DRAIN, FLAMING, UTRILLO semblent parfois, un instant unir ces deux pôles de toute création. Ce sont des artistes très estimables, les meilleurs de l'époque. Néanmoins, aucune de leurs toiles ne peut être mise en parallèle avec un FOUQUET, un beau Poussin, un beau Lorrain, avec les vastes toiles mouvementées et significatives de la Renaissance.

Il est inutile de chercher à se le dissimuler; actuel-

lement, nous n'avons par un seul grand peintre dans toute l'Europe.

Est-ce parce que nous ne possédons pas d'architecture? Est-ce parce que le tableau de chevalet est devenu marchandise entre les mains des marchands? Les causes sont certainement complexes; et l'état de la peinture en 1924, dont M. CAMILLE MAUCLAIR s'inquiétait récemment dans PARIS-SOIR (cf. CAMILLE MAUCLAIR, l'anarchie des peintres), me paraît multiplement conditionné.

En tous les cas, à l'heure actuelle, c'est sur bien d'autres plans que celui des arts plastiques, que travaille le génie de l'Occident.

(Attention; j'entends déjà WALDEMAR GEORGES nasiller : PARDON, IL Y A LIPSCHITZ! » Eh bien non, je ne crois pas à LIPSCHITZ, pas plus que je ne crois à ZADKINE ou à LAURENS — et dans un de nos numéros prochains je dirai sérieusement pourquoi) — Je vois bien une petite lueur d'aurore dans la direction JEANNERET-LÉGER.

Mais les épures de JEANNERET ne sont pas des tableaux, et LÉGER n'est actuellement encore qu'un homme qui a un sens moderne de la peinture en bâtiments, et qui nous a donné de bons décors de théâtre, — et quelques joyeux tapis de couleurs pures. Je crois que la stérilité esthétique de notre époque provient de la stérilité lyrique, laquelle a comme origine la stérilité mystique. Pourquoi? parce que lyrisme et mysticisme sont choses de rêverie et de méditation, et que l'immédiat besoin lamine, et précipite dans un labeur absurde la presque totalité des hommes de notre siècle, en comparaison desquels les superstitieux chasseurs de chevaux de l'ère magdalénienne me paraissent avoir été des êtres de loisir.

Revenons à SEGONZAC lui-même; je ne puis appeler un grand peintre, cet artiste auquel une critique désireuse d'idoles prodigue au hasard tous les confettis de l'épithète.

Ainsi, M. FLORENT FELS, dans un récent article des NOUVELLES LITTÉRAIRES, concernant SEGONZAC, conclut par ces mots : SEGONZAC EST UN PEINTRE « SOLAIRE »! On ne saisit point la raison de cet adjectif, que M. FELS nous a gardé pour la bonne bouche, mais il est vrai que FELS n'y regarde pas de si près quand il s'agit de faire pièce à DRAIN. On aurait aussi bien pu dire « MARTIEN, ou « SATURNIEN ». Le Soleil, c'est Apollon, l'INTELLIGENCE ORGANISATRICE. C'est justement ce qui fait défaut chez un Segonzac, qui me paraît peindre, non sous le signe de l'harmonie apollinienne mais sous celui du Bélier ou du Taureau, animaux pleins de vigueur sanguine, mais sans intellect.

Marcel HIVER

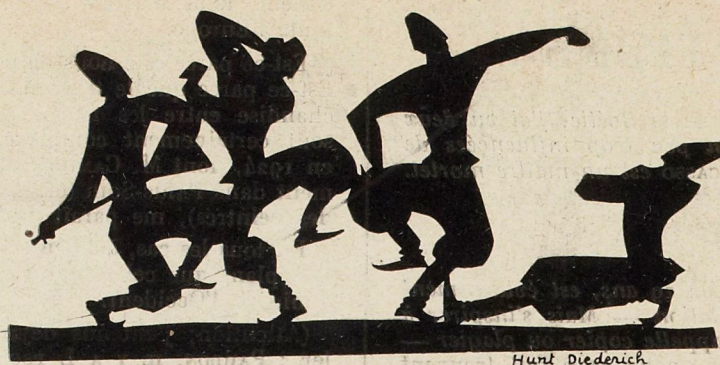
## UNE RECTIFICATION

*Le bois gravé paru à la page 9 du N° 1 du CAP, sous la signature de FRANS MASEREEL n'est pas de cet artiste qui nous a écrit à ce sujet. Nous prions M. MASEREEL de nous excuser et de croire à notre respect pour son vigoureux talent.*

*Nous ne connaissons pas l'auteur de ce bois, qui nous a été communiqué par des amis. J'espère que FRANS MASEREEL voudra bien nous envoyer un bois authentique de lui — il nous honorera grandement.*

M. H.





Silhouettes par HUNT DIEDERICH

## ON ANNONCE

DE M. HENRI HERTZ, un livre de Nouvelles intitulé : « VERS UN MONDE VOLAGE » et qui comprendra neuf histoires.

M. HENRI HERTZ est un poète délicat, un critique très subtil, un conteur d'une fantaisie charmante et significative. C'est un homme qui n'est pas à sa place dans la littérature contemporaine, sans doute à cause de son peu de goût pour l'intrigue et pour la réclame, et parce qu'il n'est ni inverti, ni converti.

Nous attendons avec intérêt son nouveau livre.

(Éditions Rieder)

JEUX OLYMPIQUES : Spectacle lyrique et sportif de M. GEO CHARLES, qui nous a déjà donné un intéressant volume de poésies intitulé « SPORTS » (aux éditions MONT-PARNASSE).

## LES REVUES

### Accords :

N° 1. - Directeurs André Harlaire et André Desson

C'est une réussite : ce premier numéro est plaisant à tous points de vue : typographiquement, intellectuellement.

On y lit une concise et significative nouvelle de M. MARCEL ARLAND, qui s'avère un critique et un essayiste de valeur.

Cette nouvelle intitulée « PHILIPPE » et B. est comme un fragment de film où se trouve projeté ce qui se passe, en quelques moments, dans la vie d'une âme médiocre, mais lucide dont les aspirations vers la vie héroïque, sont tout de suite vaincues et bientôt consolées.

Ensuite M. JOSEPH DELTEIL nous parle de M. PHILIPPE SOUPAULT, qui paraît-il est frisé comme les moutons de la mer dont il possède le rythme. J'avoue que je ne nourris pas la même admiration que M. DELTEIL à l'égard de SOUPAULT, qui nous donne en ce moment dans PARIS-JOURNAL des IMPRESSIONS PARISIENNES d'une surprenante platitude. Je ne crois pas que l'auteur de ces médiocres reportages et d'un roman qui ne m'a nullement passionné, recèle en son esprit des profondeurs et des richesses comparables à celles des sous-marins abîmes.

« M. PHILIPPE SOUPAULT ROULE SUR PHILIPPE SOUPAULT », écrit M. DELTEIL, PHILIPPE SOUPAULT, c'est le régime de la vitesse ». A mon avis il y a de meilleures

marques d'automobiles; la Soupault va peut-être vite, mais pas loin.

N'importe, A PROPOS de SOUPAULT, M. DELTEIL écrit des choses évocatrices et subtiles.

Des vers étranges et beaux de M. HARLAIRE, une étude gracieuse, intelligente de M. FRANÇOIS GACHOT sur l'art charmant mais un peu facile de MARIE LAURENCIN. Ensuite des notes et des critiques concises, incisives, signées ANDRÉ DESSON et FRANÇOIS HARLAIRE — parfois méchantes et dangeureusement, c'est-à-dire avec esprit et justesse.

Pourtant la revue de notre ami SAY, « PARTISANS », mérite mieux que l'appréciation cruelle qu'en fait M. ANDRÉ DESSON.

BRAVO ET BONNE CHANCE AUX DIRECTEURS D'« ACCORDS ».

### Sélections (Mai)

M. André de Ridder s'emballe à tort sur ce farceur de Zadkine. — Une étude subtile de René Crevel sur les étranges et suggestives peintures de Giorgio de Chirico, créateur de « villes nouménales ».

### « Clarté » fait du bon travail intellectuel.

A remarquer dans les deux derniers numéros, de beaux articles sur LÉNINE, — une étude intéressante et discutable de M. ADRIANO TILGHER sur le DÉCLIN DE L'HISTORICISME; la mentalité historique est pour M. TILGHER un des caractères intellectuels de la culture conservatrice et capitaliste. L'antihistoricisme serait propre à l'esprit révolutionnaire. Il y a tant de choses délicates à dire sur ce sujet : évidemment il faut savoir détruire et faire neuf; mais la connaissance et la leçon du passé ne sauraient être négligées par tous ceux qui ont pardessus tout le souci de maintenir et d'augmenter l'énorme édifice de science et de culture sur lequel repose toute la civilisation. A aucun prix il ne faut recommencer Alaric et le Moyen-Age.

Plus loin. M. JEAN BERNIER ne se gêne pas de dire sur BARRÈS des vérités cruelles. Il prend également à partie, un peu injustement, à mon sens, ANATOLE FRANCE, pour qui dit-il « LA BEAUTÉ NE FUT JAMAIS QU'UN BROCANTEUR ».

Il y a certainement du vieil antiquaire chez FRANCE, mais il y a plus et mieux que cela — une authentique étincelle de l'esprit de MONTAIGNE, de VOLTAIRE, — le rationalisme intelligent, généreux de l'HUMANISME et de la RÉVOLUTION. Il faut tenir compte à FRANCE d'avoir su



## LES REVUES (SUITE)

devenir plus libéral d'esprit à mesure qu'il vieillissait, contrairement à beaucoup de vieux perroquets de cette ACADEMIE qu'il ne fréquente guère.

On lit en outre dans CLARTÉ de fort belles pages de M. VICTOR SERGE, qui possède un vigoureux talent. On y trouve aussi de longs extraits du roman de M. JEAN BERNIER, intitulé « TÊTE DE MÊLÉE » et qui sortira bientôt en librairie.

Il y a là de puissantes images de sport, d'intenses effets de masse, de mouvement et de couleur. Ainsi ces fragments d'une description tout à fait cinématique du MATCH DE RUGBY FRANCE-PAYS DE GALLES, 1911.

*Sous un ciel immense et balayé et, malgré les nuées, mille fois plus lumineux que la terre, béait une cuve ovale et sombre qui semblait petite malgré ses vastes proportions. L'herbe du ground, la foule accroché à droite, à gauche et en face, aux flancs de cette cuve, la piste de ciment, relevée à chaque extrémité en un virage à pic surmonté de réclames voyantes, tous ces détails confusément entrevus par un adolescent bousculé et bouleversé, s'effaçaient au profit du ciel libre tout parcouru de vent.*

Plus loin, « la mêlée bleue et rouge » l'auteur nous fait voir les genoux nus des cariatides mâles, des deux piliers de mêlée ennemis, pointés l'un contre l'autre dans un effort qui enrachine et qui étaye l'effrayante poussée de la tête et du tronc, toutes les jambes, toutes les cuisses, sous tous les torses décapités!

Eh bien, j'aime mieux lire cela (et quelques poèmes de GEO CHARLES) que ce faux Pindare de M. Souchon.

LA REVUE DES ARTS ASIATIQUES, Directeur M. EDMOND JALOUX, publie son premier numéro d'une simplicité et d'une beauté typographiques tout à fait remarquables.

Le rédacteur en chef de cette importante revue est M. FLORENT FELS; qui d'une main a mis sur pied cette publication; de l'autre manage les « CONTEMPORAINS », chez Stock, et d'une autre encore, si je puis m'exprimer ainsi, collabore assidûment aux NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M. FLORENT FELS est vraiment un homme actif.

Au sommaire des articles très documentés de JEAN LARTIGUE, d'ARDENE DE TIZAC, ALFRED SALMONY. — Une courte, mais très intelligente étude de M. EDMOND JALOUX, intitulée « OBSERVATIONS SUR L'ART CHINOIS » nous fait pénétrer dans l'âme esthétique de la CHINE plus avant que ne pourrait le faire n'importe quelle dissertation technique. Cette revue est luxueusement illustrée et tirée sur un couché jaune très doux à l'œil.

Dans MONTPARNASSE (n° de mai) PAUL HUNON, dans un article intitulé BÉRAUD-FONQUIER-SARCEY, s'élève contre l'attitude de M. HENRI BÉRAUD. Il a raison.

M. MARCEL SAUVAGE publie d'amusants poèmes de fous qu'il a découpés dans le JOURNAL.

M. MICHAUX nous décrit un peu longuement, dans une courte nouvelle, la façon dont nos premiers parents ont inventé la chaise.

Je crains que la prochaine fois M. MICHAUX ne se mette en tête de nous raconter comment nos lointains ancêtres ont inventé la table, la bouteille, la roue, la flèche, etc., etc., car alors, alors ce sera encore plus ennuyeux.

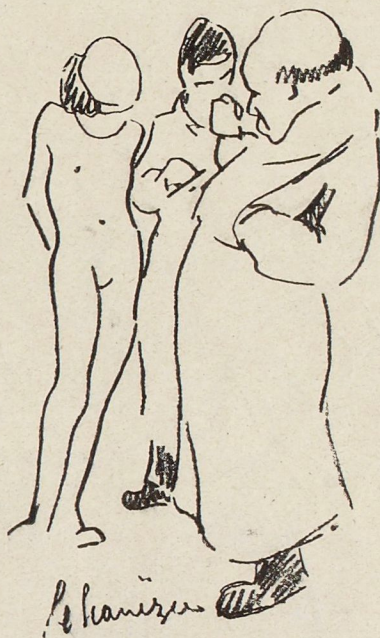
HUSSON parle de PICASSO d'une façon beaucoup trop molle et aussi de KISLING au sujet duquel je me permets de lui dire très amicalement, qu'il se fourre le doigt dans l'œil.

GEO CHARLES critique les livres et se montre parfois d'une juste sévérité.

La première page de ce numéro de MONTPARNASSE est décorée d'un bois vraiment estimable exécutés par DU MARBORÉ.

## PARTISANS N°2.

Un article de SYLVAIN BONMARIAGE SUR APOLLINAIRE et ROUSSEAU. — Une critique d'art d'ANTRAL. — Un Résumé documentaire de M. EXSTEENS, sur l'ART QUATÉNAIRE, des poèmes de SAINT-GEORGES DE BOUHELIER, etc. Au sommaire on nous annonce un article de M. GENOLD sur les « CONSTITUTIONS » DE L'INTERNATIONALE. Par suite d'une erreur de brochage, cet article fait défaut; par contre on nous donne deux fois un fastidieux poème d'EDOUARD DUJARDIN. C'est deux fois de trop.



Dessin de LE SCOUÉZEC

DES POÈMES, Directeur GUY LEVIS MANO, n° 1. Des poèmes, en effet, rien que des poèmes : signés MAURICE AUBRET, GASTON POULAIN, MARIE SAUVAGE, JULIEN DU BREUIL, HALINA ISDEBSKA (ces derniers d'une intensité peu commune.

M. GUY LEVIS MANO est lui-même un poète plaintif.

*Sanglotante douceur  
Des choses en allées  
Pourquoi pleurez-vous, cœurs  
Qu'à peine j'ai frotés?*

On reconnaît les flûtes de SAMAIN, l'orgue de Barbarie au fond des cours de la mélancolie Verlainienne.

C'est très joli ces petites chansons tristes, mais on a tellement l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part.

Allons, allons, mon petit GUY-LEVIS, venez faire un peu d'entraînement avec nous, on vous apprendra à lutter, à boxer, à nager, à courir tout nu, sous le ciel et sous le soleil; et vous verrez, ça vous passera — vous deviendrez fort, même dans vos tristesses.



## DOCUMENTS

d'anthropologie Montparnassienne



Le peintre KISSL...G  
en costume de travail

## Petite Correspondance

S. P. 191. Vous êtes bien renseigné : Kissling a été élevé par les bons Pères de Vaugirard où il a reçu cette parfaite éducation que tout le monde peut contaster.

P. Z. 43. — Vous avez raison à propos de l'article concernant Basler; c'est évidemment une faute d'impression; au lieu de « Combine », lisez « Coubine ». D'ailleurs le sens reste à peu près le même. — M. H.

S. B. T. 692. — C'est parfaitement exact : je vous envoie un vieux numéro du BASELER NACHRICHTEN, journal qui est consacré comme son nom l'indique, au compte rendu des faits et gestes de M. BASELER.

Vous y trouverez le récit de ce fameux cambriolage

CURIEUSE S. B. 22 : Ce que vous m'écrivez de Michel Georges Michel m'a beaucoup amusé.

C'est un fait qu'en 1880, alors qu'il se trouvait dans la fleur de son âge et de sa beauté, M. Michel Georges Michel était, par son faste, le roi de cette Venise qu'il a décrite dans une œuvre inoubliable. Jean Lorrain, d'Annunzio, le Prince de Galles et la Duse vinrent le voir à Venise, et s'en retournèrent fascinés.

Quand il passait en gondole sur le Grand Canal, un monocle à chaque œil, revêtu d'une cape écarlate, un vaste feutre blanc élégamment posé sur sa chevelure hispide, c'était, paraît-il, un rare spectacle de beauté. Comme l'écrivit quelque part le poète qui s'est institué son historiographe.

LES FEMMES POUR LE VOIR SE PENCHAIENT AU BALCON.  
ET LE VOYANT PASSER S'ÉCRIAIENT « AH!... qu'il est beau!

*La rime est introuvable.*

P. S. — Vous exagérez peut-être un peu, mais il est certain que Michel Georges Michel est dangereux pour les femmes; dès qu'elles le voient elles se mettent à rire et alors elles sont désarmées.

fournitures de toutes sortes p<sup>r</sup> artistes : couleurs, toiles, cadres, etc  
**the Paris American art C<sup>o</sup>**  
 2 magasins { 125 B<sup>d</sup> du Montparnasse : Fleurus 35.82  
 R. C. 74088. { 2 rue Bonaparte : Fleurus 35.81  
                                 Paris



# ABONNEZ-VOUS AU - C A P -

Vous nous aiderez à faire la guerre  
aux faux artistes, aux faux critiques, à  
tous les trafiquants de l'œuvre écrite  
ou peinte.

---

10 Numéros par an

25 fr. seulement

Le nombre de pages et le prix de chaque numéro étant variables, la Revue est servie aux abonnés jusqu'à concurrence de la somme de 25 fr.

ABONNEZ-VOUS SANS RETARD



## Images de Paris

Revue libre de littérature et d'art  
14, r. Cloître-Notre-Dame, Paris 4<sup>e</sup>  
paraît depuis cinq ans sous la direction  
d'Elie Richard.

A publié et publiera des œuvres de  
**Henri Dalby, Joseph Delteil, Robert Boudry, Pierre Mac Orlan, Guillaume Apollinaire, Luc Durtain, Jules Romains, Florent Fels, Philippe Soupault, Maurice Raynal, Marcel Hiver, André Desson, etc.**

Illustrées par  
**André Lhote, Raymond Thiollière, Le Fauconnier, Gimont, Gallien, Antral, Masereel, Bouquet, Parayre, Lébédoff, etc.**

ABONNEMENT France et Belgique : 8 francs ;  
Etranger : 9 fr. ; luxe : 20 fr. ; grand luxe : 60 fr.  
*Demandez un N° Spécimen*



REVUE DE CULTURE RÉVOLUTIONNAIRE

16, Rue Jacques-Callot. Paris (6<sup>e</sup>)

ABONNEMENT : 25 fr. par an ; six mois : 13 fr.  
ÉTRANGER : 36 fr. — ; — : 20 fr.

### PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

EDOUARD BERTH — HENRI BARBUSSE —  
JEAN BERNIER — GEORGES MICHAËL — MARCEL  
FOURRIER — MARCEL EUGÈNE VICTOR SERGE  
— LÉON MOUSSINAC — VAILLANT-COUTURIER  
— PARIJANINE — MELA MUTER — FEDER  
FOTINSKY — JADELOT — LHOTE — MASEREEL  
— LEBEDEFF — CAILLARD — GEORGES CROSZ  
— MARCEL HIVER.

## ÉDITIONS ANDRÉ

3, Rue des Saints-Pères - PARIS (VI<sup>e</sup>)

## DOUZE

très Anciennes Chansons  
pour enchanter la peine  
ou parer le plaisir

Illustrées de bois

PAR

RAYMOND THIOLLIÈRE

*Éditions de luxe tirée à 250 exemplaires*

Prix de l'exemplaire : 225 et 150 francs

PAUL VULLIAUD

## LA KABBALÉ JUIVE

(Histoire et Doctrine)

Essai critique

DEUX VOLUMES

chez Émile NOURRY, Éditeur

62, rue des Écoles. — Paris (V<sup>e</sup>)

▲  
tous  
ceux  
qui  
s'intéressent  
au mouvement  
d'art moderne  
lisent la revue  
**montparnasse**  
103 B<sup>d</sup> du Montparnasse  
abonnement 10 francs par an  
paraît mensuellement

Le gérant du CAP, Marcel Hiver, 64, rue Dareau (14<sup>e</sup>).